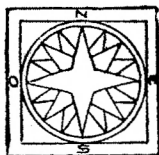


PASCAL THÉMANLYS

Figures passionnées



5
217
ANDRÉ DELPEUCH, Éditeur

51, rue de Babylone, Paris

1930

Figures passionnées

Il a été tiré
50 exemplaires sur Vélín
numérotés à la presse

PRÉFACE

Hommage au Lyrisme

Le lyrisme est plus qu'une forme de poésie, c'est une manière de penser et même de vivre.

Les Pythagoriciens se réveillaient en chantant et en jouant de la harpe.

Ce serait une faute de psychologie que de tenter, en dehors du lyrisme, l'étude des grands caractères dont la pensée est une vibration sans doute plus vibrante que d'autres.

Les apparences de l'histoire ressemblent à qui les regarde, et les poètes les ont toujours vues lyriquement.

Les réalités de l'histoire, les lyriques seuls peuvent les approcher.

Paul Morand note dans un de ses livres, où tous les tempéraments vont et viennent et s'entrecroisent farouchement, qu'en Amérique « chacun se réveille en sifflotant. »

Siffloter ! C'est bien la manière d'aujourd'hui. Elle résume l'observation indifférente des travaux qu'on regarde faire, l'égoïsme narquois qui ne veut pas livrer sa pensée et croirait en dire trop, s'il chantait. Au théâtre on siffle une mauvaise pièce... On s'est maintenant habitué à siffler la civilisation entière. Mais les auteurs se sont abstenus de venir dans la salle à la première ; les acteurs connaissent mal leurs rôles, et la représentation continue devant un public de moins en moins nombreux et de plus en plus distrait.

Le lyrisme est possible en tous les arts. Il est là dès qu'un art fait servir les autres techniques à sa manifestation complexe.

Tout est dans tout, dit-on sagement. Une forme n'atteint sa perfection que si elle contient en essence d'autres formes.

L'image plastique et le rythme musical concourent à revêtir l'idée qui descend des nombres et qui passe à travers des sciences multiples avant que nous puissions l'entendre, la voir, la comprendre et la laisser remonter en nous au ciel intérieur d'où elle était venue.

Les ruines de l'antiquité étonnent encore les vrais artistes et les vrais savants. Les penseurs profonds ont la même admiration devant les prodiges intellectuels que constituent les livres de l'ancienne Sagesse. Les images bibliques sont, à nos yeux, les plus puissantes : l'arc-en-ciel, promesse de paix, n'est-ce pas l'alliance réparatrice de toutes les couleurs pour une même œuvre ?

Ainsi la Sagesse nous enseigne à réunir aussi souvent que possible les facultés différentes.

Là où les couleurs diverses du rayon unique se retrouvent unies, n'y a-t-il pas plus de vérité qu'ailleurs et plus d'espoir d'une paix irisée ?

Pourquoi la poésie tournerait-elle le dos aux autres formes littéraires, et irait-elle boudier dans son coin, parce que certains lui ont conseillé de rester chez elle ?

Il y a abus du divorce aujourd'hui. Les idées sont partout célibataires ou divorcées ; cela ne nous donne pas un monde plus pur.

Il serait inexact de croire que la poésie représente le domaine de l'inspiration pour nombre de jeunes qui ont devant les maîtres un sourire blasé et presque insolent.

Isolée comme elle l'est, la poésie n'a plus d'idéal.

On fait en ce moment le procès du lyrisme, sournoisement, car, ne l'ayant pas prévenu, on espère le condamner par défaut.

Alors que chaque art obéit à des techniques de plus en plus particulières et que la spécialisation a force de loi, on refuse au lyrisme seul le droit de se manifester spécifiquement.

Car les meilleurs écrivains actuels sont encore lyriques par instant, mais pour décrire des détails quotidiens ; il ne leur est permis que rarement de prendre des sujets lyriques par eux-mêmes, venus de l'imagination personnelle ou légendaire.

On ne saurait nier que certains sujets aient une essence lyrique et que d'autres puissent seulement l'acquérir. La bêche et l'arrosoir n'évoquent aucune poésie pour le jardinier et émeuvent le poète, tandis que la gloire d'un héros, le jardinier la pense déjà lyriquement. Elle est une part du mystère à ses yeux. Et le lyrisme est toujours avec le mystère. C'est pourquoi l'idéalisme et le mysticisme le rencontrent fréquemment.

L'artiste, en effet, infuse le lyrisme dans les formes, ou le reçoit des mondes supérieurs de l'être, s'élançant à sa rencontre, en entraînant ceux qui le suivent.

Si nous jetons un regard hâtif sur les mouvements littéraires en France, nous trouvons qu'ils furent éclairés tour à tour par les quatre lumières de la recherche intellectuelle : la tradition, la logique, l'intuition et l'expérience.

La Renaissance ne fut souvent qu'une traduction sonore, bouleversée d'enthousiasme, enfiévrée d'imitation. Les livres anciens qu'elle avait la joie d'imprimer et de prendre pour modèles, lui semblaient le passé et l'avenir. Elle oubliait témérairement les voix moyennageuses qui avaient chanté des récits traditionnels, mais elle apprenait beaucoup dans les écrits que l'humanisme lui rendait nouveaux.

Pourtant Montaigne essayait de soumettre constamment à sa raison ses admirations d'érudit.

La logique fut la pensée dominante du dix-septième

siècle, qui appliquait à l'individu les déductions de son raisonnement comme le dix-huitième les orienta vers la société et les préoccupations sociales.

Le lyrisme diminue, qui avait soutenu l'élan de découverte de la Pléiade à travers les traditions. La logique met longtemps à parcourir pas à pas ce que l'enthousiasme a survolé.

Cependant la raison éloquente du dix-septième était encore lyrique.

Jean-Jacques Rousseau, goûtant les sensations et les paysages dans un siècle épris d'intellectualité, fait deviner l'intuition qui s'étendra bientôt partout. Il roman-tise la logique.

Le sentiment des forces innombrables de la nature et de l'esprit réveille les poètes, qui regrettent le temps où les lyres vibraient sans être touchées ; ils se souviennent confusément ; ils perçoivent des merveilles souterraines... Ils vont et viennent comme des sourciers ; ils indiquent les eaux qui surgiront.

« Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait en un peuple de dieux ? »

Vigny vibre comme un violoncelle ; Victor Hugo comme un grand orgue. Cependant Stendhal et Balzac entassent expériences sur expériences. Et tout le réalisme d'observations âpres et de psychologie amère commence à être le maître des maîtres.

De nouveau, les élans s'espacent ; l'expérience,

comme le raisonnement, est analytique. Les romanciers notent de petits et de grands faits avec une précision et une rapidité merveilleuses...

Mais aujourd'hui, quoique le réalisme veuille susciter l'idéal, il ne parvient plus qu'à nous accoutumer aux mauvaises manières. Ce n'est point l'observation qui nous sauvera des mensonges ambiants et de la pensée fainéante; d'observations en observations, nous allons de décadences en décadences.

La littérature sert d'office météorologique aux changements de temps qui surviennent dans la mentalité contemporaine. Elle a eu un rôle plus digne : elle a influencé l'atmosphère, et elle l'a souvent éclaircie.

Il ne s'agit pas pour elle d'aller en arrière, mais de retrouver l'épanouissement synthétique de la tradition, de la logique, de l'intuition et de l'expérience qui s'agrandissent mutuellement lorsqu'elles se complètent.

Le lyrisme ressemble à Hermès, qui a construit la lyre : on se souvient que le jour de sa naissance, Hermès prit à chaque dieu une de ses merveilles. Le lyrisme emprunte ainsi à tous les temps et à tous les arts. Il est l'accompagnement normal de tous les gestes héroïques. Il les raconte et les inspire.

Les récits qui composent ce livre n'ont aucune prétention d'approcher l'idéale synthèse entrevue. Ils ne représentent qu'un élan de ferveur vers elle. Mais

toutes les grandes figures sont lyriques, qu'elles soient spirituelles ou passionnelles, toujours passionnées.

La Reine aux Grands travaux, Sémiramis, la gloire des colombes, le législateur héroïque, prophète et apôtre, la fée moderne, femme, petite tête rêvant de passion, la Première Prostituée, lyrique parce que la première, ne pouvaient se passer de lyrisme... Et le lyrisme, méjugé plus gravement qu'il ne paraît, pouvait-il se passer de préface ?

La Reine aux Grands Travaux

A Mademoiselle Hélène Vacaresco,
autour de qui se réunissent les Princesses de
légende et les ferveurs lyriques, mon admira-
tion et ma reconnaissance.

A l'aube, le destin devait l'emporter vers les villes, et la jeune fille s'alourdissait pour résister à son enlèvement.

Des colombes rouges volaient autour d'elle, et Sémiramis pensait :

— Pourquoi ne me portez-vous pas sur vos ailes, mes colombes, jusqu'aux cités de mes triomphes?

Elle se roulait sur l'herbe sèche de l'oasis. La coutume assyrienne voulait qu'elle se donne sans connaître, qu'elle se donne sans comprendre, qu'elle soit livrée à l'homme avant d'avoir aimé.

Un inconnu demain achètera sa beau-

té ! Elle redoutait l'incendie grandiose d'un être passionné.

« — Ah ! mon âme, tu es libre ; lorsqu'il croira me posséder, tu t'enfuiras de moi, comme un oiseau dont on a pris le nid ! »

L'orgueil de la femme pleurait ; les caresses paternelles du vent sur sa nudité donnaient sommeil à ses pensées. Son enfance avait rêvé de s'enfuir, par cette porte qu'elle allait passer en tremblant ! Elle ignorait que l'homme avait séparé la gloire et la femme, afin de les garder ses esclaves ! Elle devait connaître les rythmes brisés de l'action. Elle fixait en elle l'image du jardin arrosé de ses pleurs, qui l'avait douée de son charme, car elle ne saurait jamais tracer un site plus pareil à son âme.

Cortèges de jeunes filles, qui sacrifiez vos rêves au culte, avec des branches et des fleurs, pourquoi n'était-elle pas née sous votre astre féminin ?

Sémiramis craignait le vol des oiseaux

de la terre, elle qui savait les messages des colombes célestes !

Des lueurs nonchalantes lui faisaient un diadème, le silence s'approcha de ses lèvres comme une promesse...

« — De grand matin, les filles de la contrée se parent, dans la joie de plaire.

Les adolescents et les rois vont choisir leurs épouses. Sémiramis, mon enfant, tu as atteint l'âge d'Istar, verse-toi les huiles odorantes ! »

Simas, maître des temples, grand berger d'Ionie, s'éloigna, en donnant des conseils.

A regret elle se leva, brisée par la contrainte, anéantie de résignation.

Dans la cité la plus proche, déjà le marché bourdonnait.

C'était la fête du désir et de l'accomplissement.

Les petites rues, animées, semblaient des rivières aux paillettes d'or s'écoulant vers le temple de Mylitta.

Lorsque les vierges s'avancèrent, es-

cortées de soleil, Sémiramis était la plus somptueuse, drapée dans une lourde tristesse.

Elles étaient rangées là, celles qui, peut-être, seraient des exilées.

Sémiramis frémissait sous les regards. Comme elle souhaiterait voiler son bras nu !

L'annonce brutale s'élève : « Sémiramis, la plus belle, à vendre au plus offrant ! »

Un jeune homme rêveur balbutie son enchère. Sémiramis frissonne... Il semble doux, elle voudrait le choisir... Mais déjà la voix est recouverte dans un chaos vorace de jalousies en lutte. Elle se sent soulevée dans la main brumeuse du triomphe ; elle n'entend qu'un ruissellement d'offrandes...

C'est le carrefour du Destin !

Un vieillard s'approche ; il la prend par la main et la conduit à son char. Elle a déjà compris qu'elle ne l'aimerait jamais.

Très pâle, l'adolescent se penche vers Sémiramis : « — Depuis longtemps je

t'espérais, jeune fille, mais je suis trop pauvre... pour toi, mon jardin restera solitaire. »

Et comme elle murmure : « Retourne à la fête, d'autres vierges t'attendent... »

« — Je suis à jamais trop pauvre ; mon âme est appauvrie par ton souvenir ! »

Alors les charriots d'Oannès, gouverneur de Syrie, s'éloignèrent. Une caravane les suivait à travers la steppe, comme la traîne d'un royal manteau. Sémiramis avait froid : elle était enveloppée de fanfares glaciales.

Il lui sembla qu'Oannès, son maître, l'entourait de musique pour mieux l'emprisonner.

Des mois passèrent. Courbée dans la mollesse du harem, Sémiramis sentait s'anéantir la jeune sève de sa force. Le souvenir de cet Assyrien, dont la secrète douleur était fille de sa beauté, venait l'enlacer aux heures mornes. Souvenir ! triste éventail ! Son amant c'était lui, le jeune chef. N'avaient-ils pas ensemble donné la vie à un regret ?

Oannès allait bientôt rejoindre les armées de l'empereur, qui marchaient sur la Bactriane. Un soir qu'il était seul au jardin, Sémiramis courut à lui : « — Emporte-moi dans les batailles ! Je serai ton

guide, et tu me conduiras... J'irai les yeux fermés, et te dirai la route... »

Oannès sourit. « — Je te laisse, jeune femme, sur les divans parfumés. »

« — Malheur à qui encage la colombe ! Les peuples craignent la colère d'Istar... Retiendras-tu la fille des colombes ? » Elle le regardait, céleste et cruelle. « Malheur à qui coupe les ailes des âmes ! Oannès m'as-tu achetée pour tes plaisirs ? As-tu songé, vieillard, à ma belle jeunesse ? Ne sais-tu pas que notre couple fait rire tes esclaves ? Si j'ai choisi la guerre parmi les pensées d'Istar, remercie ma déesse ! »

Oannès comprit l'invincible folie qu'il devait consacrer. Au loin, les mercenaires préparaient les chariots pour le départ. Ce grincement des roues, n'était-ce pas le rire blême d'un démon ?

Et Oannès pensa : « Cherche-t-elle ma présence ou le monde aventureux ? »

Il ne concevait pas qu'elle rêvait de toucher à la gloire de Ninus, afin de donner le jour aux promesses des astres.



Au siège de Bactres, Oannès ne sait plus commander. Il ne peut que chercher des yeux Sémiramis, qui danse çà et là dans la bataille, en adolescent héroïque ! Ce jeune soldat, les archers le visent comme un ennemi trop beau ; et parfois un chef cesse de combattre pour le regarder. Alors, le jeune soldat s'élance et frappe le rêveur. Il délivre des prisonniers. Mais les hommes savent qu'il fuit les corps à corps.

Il passe ses nuits sous la tente d'Oannès. Les Assyriens l'ont vu et soupçonnent le général de favoriser cet enfant.

Après une longue offensive, Sémiramis s'était retirée en disant : — J'ai respiré comme une bête sauvage ; laissez-moi dormir comme elle.

Oannès devait ce soir-là conduire ses troupes jusque sous les remparts de Bactres. Avant le départ, il appela un serviteur :

« — Je veux offrir ce diadème à Sémiramis ; remets-le lui dès son réveil. »

Oannès se consolait en songeant au plaisir féminin qu'elle revivrait à poser sur son front le cercle ciselé.

Dès qu'elle vit Oannès s'éloigner, Sémiramis rejeta les voiles lourds qu'un usage séculaire imposait à sa beauté : elle s'était vêtue de la soirie légère des esclaves qui laissait nu son torse d'argile et de silence.

D'un bond secret elle glissa hors de la tente. Le ciel était un boccage d'étoiles. Un arbre blanc s'élevait à l'horizon, immense doigt de lumière, imposant de se taire aux lèvres de la nuit.

Elle pénétra dans le camp panaché de Ninus, et parvint à sa tente. Les yeux du roi paraissaient perdus dans un brouillard. Il fixa longtemps ce corps où sommeillaient des jardins de volupté ardente.

« — Je porte un message d'Oannès », dit-elle.

« — Heureux maître qui emmène à la guerre de si belles esclaves. »

« — Je danse au palais du gouverneur, lorsqu'il se repose tristement. »

« — Danse, pour éveiller ma force combative. »

Elle s'élance ; elle mime l'âpreté de l'océan jaloux, et la douleur des grèves que le flot abandonne.

Ses bras sablonneux, tendus comme en attente, disent le frémissement de ceux qui espèrent.

Elle se dévoile et se caresse. Ninus se lève. Elle s'éloigne. Il prend ses épaules, il goûte une sourde volupté à serrer contre lui l'enfant des dieux. Il respire dans cette étreinte la senteur chaude et muette des forêts, la sève des arbres fraîchement taillés.

A cette heure même, dans l'oasis des Colombes, trois vieillards s'entretenaient.

« — Elle a laissé crier son âme pleine d'âmes neuves, comme un nouveau-né que l'on ne berce plus. »

« — Elle s'approche de sa mission, répondit Simas. Sémiramis imposera nos doctrines. »

« — Je crains sa trop grande violence. »

« — Mais c'est le vent qui fait monter la sève ! »

« — Simas, es-tu certain de la conduire toujours ? »

Simas appuya sa tête dans ses mains. Il fut surpris de l'étroitesse de son front, qui portait la connaissance et la douleur.

Quand Sémiramis était entrée, les pensées de Ninus l'entouraient comme une cour. Le désir avait passé, et le lit semblait un jardin désordonné, après le vent.

Sémiramis s'y sentait reine.

« — Je voudrais te conter mon enfance !

Le sable du désert s'étendait, tel une peau de lion, jetée pour mon plaisir, là où mes pieds nus avaient à se poser. Je vivais parmi des prêtres et des bergers simples et sages... »

Elle se tut comme autour d'un secret.

« — Je sais que tu brûles les temples ; que tu arraches aux pays leurs noms sacrés, mais les peuples te bâtiront des temples ! »

Elle l'enlaça et resta sur son épaule, les yeux ouverts et l'âme close.

« — Oannès ! Je suis l'épouse d'Oannès ! »

« — Comment s'emparerait-il du plus secret de mon âme ? » murmura Ninus.



L'empereur fit offrir en mariage à Oannès une princesse royale. Oannès méprisa les charités de Ninus. Il souffrait de perdre Sémiramis comme une idole favorite dont on ignore le grand prix. Ses pensées répétaient :

« — Les femmes ne savent pas ce qu'elles fauchent en riant. Tu as versé l'eau lustrale sur ma vieillesse haletante ; la fraîcheur de tes bras me fut un éveil de tendresse. Loin de toi, ma vie est un monde sans soleil, morne et froid. J'ai, dans les yeux, l'éblouissement de ta clarté ; je les ferme pour te revoir et je sommeille pour te parler en songe. Que puis-je contre l'empereur des quatre

coins du monde, contre ses désirs qui naissent rois ?

Diadème, petit diadème, épi doré comme la joie de notre amour solaire, ne veux-tu pas ceindre sa chevelure ? Ah ! femme ! que je sois délivré du trouble de ton absence, comme de celui de ta présence ! »

Oannès rassembla ses serviteurs :

« — Après mon départ, vous porterez ce diadème à la tente de Ninus. » On pouvait lire, sur l'écrin de pourpre orageuse : « Adieu d'Oannès à Sémiramis. »

A l'aube, plusieurs campements avaient disparu ; de longues caravanes s'éloignaient, traînant derrière elles des lambeaux de victoires.

Le roi de Ninive reçut nerveusement le coffret. Dès qu'il vit l'inscription, il prit le diadème et en jeta l'écrin ; puis il alla vers Sémiramis :

« — Oannès a fui. Je ne le ferai pas rechercher, il me prive de son aide. »

« — Lâche ! » s'écria-t-elle.

Elle aperçut le bijou : « — Pour qui ce diadème ? »

« — Pour toi, Sémiramis. »

« — Qui me l'offre ? »

Ninus hésita. Il souffrait d'avoir à glorifier le souvenir d'Oannès. C'était laisser passer le remords dans l'âme de la jeune femme ; il ébranlerait peut-être leur audacieux bonheur.

« — C'est ton esclave. »

Elle se para gaiement du bijou, lourd comme l'automne des déceptions d'autrui, des fièvres crépusculaires. « Il m'apporte un diadème... c'est presque une couronne », pensait-elle...

Elle n'entendit jamais le nom du donateur de l'offrande douloureuse.

Sémiramis conseilla Ninus, et Bactres fut prise. Mais au retour de la guerre, Babylone, la chaldéenne, ne voulut pas fêter la rentrée des armées d'Assour.

Ses deux quartiers, que partageait le fleuve, l'Arbre de Vie et la Porte de Dieu, gardaient leur lenteur coutumière. Seuls, des jeunes gens suivaient les Assyriens pour mêler leurs forces à toutes les ferveurs. Le char des rois traversait la ville. Sémiramis se plaisait à revoir tant de formes bâties selon son âme. Elle s'était vêtue en chaldéenne pour faire mieux accueillir le maître de Ninive.

Instruits de cette attitude conciliatrice, les prêtres de Mardouk vinrent saluer le triomphe d'Assour, et chantèrent sa victoire :

« — Ninus a vaincu les dieux d'obscurité ! Il leur donne pour chaînes les rayons du soleil !

« Les jardins de Babylone, déflouris, desséchés, avaient la souffrance des vases longtemps vides. Parce que les gestes de Sémiramis sont des semences ambitieuses, les Jardins de Babylone refleuriront ! »

Sémiramis écoutait le peuple dérouler pour elle sa mélopée changeante.

C'était au mois de Nissan, au temps des sacres. Une femme allait saisir les mains de Bel-Mardouk, qui donnent la puissance. Elle entra dans la senteur religieuse des temples. A la gloire de Ninus, la foule criait des chants.

Seule une salle du palais ne voulait pas entendre.

Elle avait ses rideaux bleus fermés, comme des paupières, pour ne pas voir.

Pourtant, la lumière rendait leur sourire aux murailles.

Une jeune femme était là : elle avait au visage cette brume timide qui voile la beauté des matins de printemps. Elle ne savait que dire au silence ; Ninus s'était naguère endormi sur les pentes harmonieuses de son âme... Elle murmurait : « J'étais pour lui une oasis !... »

Elle descendit dans la foule pour attendre que le roi jeta un regard sur elle. « — Oasis ! pensait-elle, ma vie ne fut qu'une oasis ! » Il lui semblait écraser de l'angoisse sous ses pas ; la vision sereine s'alourdissait. « Une oasis ! c'est le lieu perdu dans le désert ! » Elle se voyait, femme aux parures joyeuses, et, autour d'elle, une solitude sans horizon.

Enfin, Ninus l'aperçut. Elle soupira : « — Je veux vivre ici. »

« — Tiana, pourquoi partirais-tu ? » dit-il.

Elle venait de lancer dans le réel le plus tremblant de son être, un désir qu'elle ne

connaissait pas elle-même, qu'elle n'avait pas la force de défendre.

« — Je veux te servir, je veux être le feuillage aux ombrages consolants, où l'on se repose un jour, et que, l'automne venu, on foule aux pieds sans le savoir. Devant moi, l'amour de mon roi et de sa reine sera la haie de roses qui limite la vie ! »

Sémiramis a regardé la jeune femme, et Tiana s'est enfuie. Ninus ne trouvait-il même plus une secrète joie dans sa présence ?

Les cactus semblaient des candélabres allumés ; désespérément leurs fleurs voulaient embraser les nuages.



Quelque temps après les fêtes du retour, Sémiramis obtint du roi le commandement d'une armée, et, sur les conseils de Simas, elle partit à la conquête des sources. Ses étendards portaient des colombes rouges. Les Ourartéens, habitants des hautes montagnes, régnaient sur les sources des fleuves

chaldéens; nation lumineuse et peuples de prêtres, ils vivaient dans la sérénité des neiges et gardaient la sagesse d'où coule la connaissance. Leurs sanctuaires, semblables à ceux de l'oasis, étaient plus élevés et plus calmes ; ils honoraient les héros; la femme n'entrait pas dans leurs temples.

Sémiramis osait l'attaque de leurs monts inaccessibles. Les soldats, d'un sommet à l'autre, s'injuriaient sans se battre. Devant les villes des Ourartéens, un grand lac dormait et semblait les défendre.

Sémiramis rêvait de boire aux sources.

Un soir elle fit hisser le drapeau bleu, couleur de ciel, le drapeau de la paix.

Elle partit seule à travers les bois neigeux. A mi-chemin, elle rejoignit les princes ourartéens venus à sa rencontre :

« — O Sémiramis, la plus ionienne des femmes ! Nous te recevons les larmes aux yeux pour le mal que tu sais faire. »

Sémiramis se retourna ; sa pensée revit derrière elle ses palais ensoleillés et ses idoles nues, les fêtes de sa jeunesse au

désert, où les corps exaspérés semblaient purifier les âmes. Jamais les étoiles n'avaient été si brillantes et si impersonnelles...

« — Voici les sources : vos fleuves sont nos neiges fondues ! Sémiramis, tu es digne de connaître qui t'entoure : Ninus est le taureau d'Istar ! Il piétine le passé comme ceux que possèdent les passions. Il a détruit la puissance des rois Mages et la descendance des héros.

Il travaille en son nom ; il serait semblable aux barbares s'il ne respectait les monuments de pierre et les mœurs des peuples. Après avoir bouleversé les souvenirs, il veut reconstruire un royaume de fer. Sa religion est une morale inerte qu'il ne conçoit que pour mieux y manquer. Comme ceux des princes injustes, le livre de ses lois est si vaste qu'on ne le connaît plus... »

Sémiramis apprit aussi que Ninus songeait à conquérir les Indes.

Et les Ourartéens donnèrent à une femme la mission de protectrice :

« — Sans le savoir, tu es d'une lignée mystique, Sémiramis ; ce n'est pas le temps de se déchirer soi-même ! Tes sanctuaires et les nôtres doivent s'unir contre l'étranger.

Forme l'alliance, et qu'elle encercle Ninus ! »

Sémiramis admira le génie contemplatif des Ourartéens, et le calme de leur lac. Elle vit leurs femmes voilées, assises près du feu.

Le soir de son retour, les soldats criaient : « Vive la Paix ! » Elle blanchit la colombe de ses étendards et fit arracher aux montagnes des pierres blanches pour les monuments en briques de Babylone .

Lorsque, sur les divans trop riches, Sémiramis se prêta de nouveau aux confidences de Ninus, les paroles du roi la laissèrent indifférente : elle méprisait cette âme superstitieuse et incroyante où grelottait la pensée comme une flamme qui s'éteint. Ses gestes lui semblaient ternes ainsi que des vases dédorés. Un dégoût d'elle-même la faisait plus lasse encore.

Elle en voulait à Ninus de toutes les bontés qu'il déployait pour elle et, parfois, elle haïssait sa propre dureté.

O l'amertume des jours où se réfugient des reflets !

Sémiramis croyait s'endormir dans un palais ensommeillé. Mais une chasse royale la conduisit vers les divinités de son ancien culte, vers les heures ensoleillées où les sens paraissent mûrir.

Alors, elle put goûter avec les courtisans les fruits qui avaient comblé sa solitude ; mais cette joie partagée était moins simple et moins vraie. Un ami de Ninus se tenait près d'elle, qui attendait depuis longtemps cet honneur.

Les charriots couraient devant eux ; le leur avançait lentement. Le jeune assyrien craignait pour la Reine la fraîcheur du soir. Elle s'écria : « — J'aime lancer dans l'ombre l'insolence de ma beauté ! Le froid sur mes épaules sera notre luxe. Le froid est ardent : je suis lasse de tiède amour. »

Sémiramis, les yeux fermés, paraissait plus humaine. Assari lui prit la main. Elle murmura : « — Ces chasseurs poursuivent la réalité plus fugace que l'idéal. »

« — Qu'espères-tu ? » dit Assari.

Les mots demeurent fidèles à leur

verbe; aussi la vie répondait : Vivre, mais la Reine pensait : Régner.

Elle confia au jeune assyrien les espérances de sa mission et lui demanda son dévouement. Assari la regardait : il lui semblait que sa force d'homme venait de s'émietter en elle.



Sémiramis avait rejoint le roi. Comme elle l'entretenait des richesses de l'Empire et des tributs imposés à l'Egypte, Ninus lui dit gravement : « — Tu ne me confies plus tes pensées religieuses ; as-tu renoncé à m'éclairer ? »

« — Veux-tu connaître un mythe que j'ai toujours aimé ?... Pense que la terre est le jardin des dieux, que les rois, sans le savoir, y ont tenté leurs rêves, que l'homme est fort et maladroit !

Quelle peut être ma mission ? Je viens quand la terre a été défrichée, je viens avec le goût d'une femme tracer les allées du parc. »

« — As-tu pris la sagesse pour suivante ? »

Sémiramis ne semblait pas entendre.
« — Une ancienne princesse a donné par caprice à Babylone des jardins suspendus : ne symbolisent-ils pas mon idéal même ? Nous devons apporter de nouvelles plantations sur ces terrasses. »

Ninus sourit : « Les prêtres et les femmes se ressemblent, s'écria-t-il ; tu n'as reçu d'eux que des rêves de jeune fille ! »

Sémiramis vivait librement comme une chevelure dénouée, et, légère, ne semblait pas peser sur les destins, lorsqu'une fatigue soudaine l'obligea au repos. Elle couvrit de voiles mouvants et de nerveuses réponses sa révolte contre la nature. Une nuit, silencieusement, elle alla vers Ninus :

« — Je vais être ton égale ! » et elle lui annonça la naissance d'un enfant.

Comme le roi l'entourait d'une tendresse espérante, elle lui dit : « — Suis-je belle, malgré lui ? Malgré ma chaîne inté-

rieure, ma lourdeur est-elle désirable ? C'est cela seulement que je voulais savoir...

Ah ! quelle douleur ! mes pensées sont mêlées aux siennes ! Je ne suis plus moi-même ! Ma poitrine est trop vaste pour mon cœur ! »

Ninus la regardait, sans force ; elle s'écria, les yeux bruyants : « — Ma langue est ambitieuse ! En signe de reconnaissance, prête-moi le règne pour cinq jours ; je cherche avidement le calme, je ne pourrais me reposer que sur un trône. Cinq jours passeront avec la rapidité d'un miracle. »

Et elle rêvait d'un règne sans fin qui l'élèverait au-dessus des femmes. Elle demandait à l'âme descendante de doubler sa puissance : « — Si j'ai vécu en roi, je te donnerai un fils ! »

Et Ninus céda, pensant recevoir le bonheur de mains incohérentes.

Les cinq jours furent la dernière défaite de l'Empereur. Il apprit que la Reine re-

cevait chaque soir le jeune Assari, et la vue du ciel dur sur les palais blancs, le portait à la vengeance. Il souffrait d'une jalousie de pauvre ; les prêtres l'entouraient de menaces. Sémiramis avait changé la hiérarchie des dieux et placé l'ancien Nabon sur le trône céleste, afin qu'Assyrie et Chaldée se rencontrent au temple. Ninus, le taureau sans foi et plein d'amour, se voyait dans un champ clos et hurlait la soif. Sémiramis ne passait pas une heure près de lui ; elle négligeait de lui porter la boisson apaisante. Une parole ancienne frémit à l'oreille chaude de l'empereur : « Je veux être le feuillage aux ombres consolantes... »

« — Oh ! que je m'agenouille devant toi, Tiana, enfant du palais, Tiana aux baisers puérils ! »

Tiana s'arrêta sur le seuil : « Ninus, ne m'as-tu pas appelée pour me dire adieu ? » prononça-t-elle avec vieillesse au cœur.

Ninus se vit devant une femme comme devant une foule et ses désirs ne chantèrent plus.

« — Je t'ai appelée afin que tu renouvelles les fleurs sèches qui m'entourent. Celle qui régnait sur les ornements de ma chambre n'est pas venue depuis trois jours ! »

Et Tiana s'offrait sans redouter les tempêtes charnelles qui soulevaient son amant : toujours cette flamme faible vivait dans le grand vent.

A cette heure, Sémiramis se tenait près d'Assari : elle semblait veiller sur son sommeil et lui dicter ses rêves.

« — Tu aimes la Gloire, car je suis fille de la Gloire. Tu aspires au trône qui est proche de moi. Depuis cinq jours, tu règnes. Notre mystère sera demain découvert ; le diadème le sauvait ! »

Assari pâlisait.

« — Je te parlerai rarement ainsi : je suis une femme comme les autres ; je serai plus tard comme tu me souhaiteras. »

Des larmes inachevées remplissaient

les yeux d'Assari; pour obéir, il s'éloigna, presque en songe.

« — Ses bras ne contiendraient pas mes danses ! pensa-t-elle ; j'ai la solitude des déesses... je suis sans lien, je pourrais m'envoler... Ninus a rappelé Tiana, il a trahi Sémiramis, qui était son épouse dans l'espace. »

Elle pleurait pour le fils du roi qui allait naître d'elle : « — Je suis femme, un être m'attache ! »

Lorsqu'Assari eût tué Ninus, il fut chassé par le mépris menaçant de la Reine.

* * *

Tiana est endormie. Elle rêve. Mais à quoi peut-elle rêver, puisqu'elle-même est tout un rêve ?...

La chambre semble avoir la forme de son corps, et ces hommes qui voient les coffres paraissent lui faire mal en marchant.

« — C'est assez dormir un jour de fête ! »

« — Elle dort comme les bêtes familières qui n'ont pas souvent couché dehors. »

Et les esclaves aux costumes oranges l'ont soulevée dans leurs bras résineux.

Le regard de Tiana brillait comme du métal arraché à la terre qui sentirait dans son délire les formes qui lui seront imposées. Les esclaves semblaient appuyer leurs mains sur sa vie.

La jeune femme fut conduite aux portes du palais ; c'était à l'aube, et Babylone avait perdu sa voix. Des ouvriers abattaient les vieux murs : leurs bras levés jouaient dans une pantomime de plaintes et de larmes ! Babylone, la chanteuse, était ivre et sans voix...

On brûlait des meules, au parfum de labeur. Dans l'ombre grasse, couleur de vin, les jeunes marchands regardaient Tiana.

« En détruisant vos bâtisses accroupies, je chasse l'ombre », avait dit Sémiramis. Et elle avait pensé : « Quand la ville n'aura plus une tour, une ombre demeurera, c'est l'ombre de mon nom ! »

Sémiramis vivait loin d'elle-même, parmi ses œuvres et ses ouvriers. Elle envoyait des présents à son maître Simas.

« — Mais qui donne trop ne donne plus son cœur ! » pensait-il.

Il ne souffrait pas tant de ne plus sentir vers lui les pensées de la Reine, que de ne plus oser lui envoyer les siennes.

Il regrettait les heures inspirées d'autrefois, emplies d'une clarté si forte que son être l'éblouissait.

Il crut tristement à sa vieillesse jusqu'au jour où Sémiramis vint enfin au désert : « Je vous conduis mon fils Ninyas ; faites de lui ce que vous avez fait de moi ! »

« — Ninus ! Ninyas !... ce nom en souvenir de ta faute... Pourquoi ne me confie-t-on jamais que des enfances qui me fuient dès la force ? »

Sémiramis se vantait d'avoir détourné le cours des fleuves, d'avoir édifié des ponts, des quais, et la triple enceinte de Babylone, la ville solaire ; elle parlait de la cité royale, du temple de Bel-Mardouk, de ses deux palais du levant et du couchant.

Simas l'interrompt : « — Amante du visible, laisse tes œuvres ; tu n'es que l'épouse de Ninus, tu portes la même couronne. Nous t'attendons parmi les prêtresses. »

Alors Sémiramis s'éloigne. Elle donne à son fils l'adieu d'une fée aimable qui aurait aimé être sa mère, puis elle lance vers les sages : « — Je vous ai déçus, n'est-ce pas ? Je reviendrai. Protégez-moi. »

Et elle quitta le désert en rêvant à des jardins.

L'histoire de Babylone auréolait les heures de Sémiramis. Cette terre qui n'a jamais pu fleurir ! Là pour que le souvenir échappe au déluge, les livres avaient été enfouis. Elle regardait ce sol qui avait porté les connaissances menacées, comme un cerveau fabuleux.

Là, pour que l'homme atteigne au ciel, Babel avait été bâtie.

Elle songeait à la destruction de la Tour, dont les pierres étaient retombées comme des murs entre les âmes.

Peut-être la terre babylonienne allait-elle une troisième fois déplaire aux dieux, dans la luxueuse poésie d'un idéal féminin ! La ville se construisait à l'image de sa jeune reine : une ville bruyante aux mille secrets. Le fleuve coulait entre les palais et allait former dans la plaine un lac dallé de brique, pour les rêveurs et pour les assoiffés.

Quand Babylone fut reconstruite, immense et nue, les sages du désert dévoilèrent à Sémiramis sa grandeur et sa pauvreté.

Sur leur conseil, elle parcourut ses royaumes, de Ninive jusqu'en Médie. Au retour, des troupes et des princes la suivirent à Babylone, qu'ils parèrent des merveilles de chaque contrée. La saison guerrière approchait. L'Assyrien attendait alors sa belle chance d'été : l'homme portait ses armes, la terre ses fleurs.

Sémiramis prit le commandement des armées. A toute cité de son voyage cruel, la reine voulait apporter son renouveau.

Tandis que les princes usaient leur victoire à briser des statues, elle faisait bâtir des palais, percer des routes, détourner les eaux vers les terres arides.

Elle donnait sa jeunesse à chaque paysage.

Simas déplorait ces mille départs, ces palais qu'elle n'habiterait pas.



A l'oasis des Collèges et des Colombes, Simas, assis près du fils de la reine, lui enseignait l'histoire de la terre. Il lui

montrait la carte de l'Empire ; enfin, quand Ninyas eût grandi, il entra dans le récit de son temps et lui murmura les erreurs de Sémiramis.

Et devant la déception pensive du grand Berger, l'enfant pleurait.

« — Sémiramis ne veut asservir le monde à notre bannière que protégée par d'incessantes victoires, mais peut-être son génie sera-t-il alors découragé d'attendre : il faut souvent commencer par le couronnement.

« Elle a promis de rendre à nos prêtres la part du pouvoir que Ninus leur avait retirée, mais elle veut régner seule, et pour nous satisfaire, elle n'institue que des collègues d'astronomes !

« Elle a traité avec l'Egypte et les Ourartéens. Si le Kouscha veut de son alliance, elle ne dominera pas la science des Indes.

« Elle ne formera pas l'Empire nouveau à nos couleurs.

« Espère-t-elle reconstruire le royaume dont l'Inde garde quelques secrets ? »

Lorsque Sémiramis venait au désert, elle regardait peu Ninyas et cherchait près de son maître le repos de ses lutttes.

« — Je réunis toutes les croyances, disait-elle. Mon règne manifestera l'arc-en-ciel de la paix ! »

Simas répondait : « — Tu es l'amie de tous les princes ; mais que donnes-tu à leurs peuples ?

« Chaque année, tu prends leurs richesses pour tes travaux et leurs hommes pour tes guerres ! »

Ninyas vécut au Collège des vierges, dans leur tendresse maternelle. Si le maître ne les voyait pas, elles l'entraînaient parfois à regarder leurs danses.

Mais un jour qu'il les sollicitait, elles répondirent toutes ensemble à sa demande :

« — Nous ne dansons pas pour les hommes. »

Ninyas s'étonna : « — Pourquoi, le soir, me laissez-vous maintenant partir sans baiser ? »

« — Nos baisers ne sont pas pour les hommes. »

Et Ninyas cessa d'aimer leurs visages.

A son entrée dans les jardins, il entendait les cris des femmes qui fuyaient. Et dans leurs courses, il vit la beauté de leurs jambes nues. Il disait à Simas : « — Ces femmes, je rêve de les asservir ! Quand je serai roi, elles danseront en craignant mes regards. Veux-tu m'apprendre quelle colère intime je nourris contre la femme ? »

« — Ce n'est pas à moi d'épanouir tes sens : si l'on ouvre les boutons de fleurs, ils se fanent. »

Alors, le jeune homme se divertit dans le paysage. On l'apercevait se roulant sur les dunes de sable. Après quelque temps, Simas lui permit de vivre ses désirs : « — Nous sommes les prêtres de la liberté », dit-il. Et il favorisa ses rencontres avec une femme.

Ninyas cessa d'étudier ; un sommeil froid appauvrissait sa pensée.

Il sentait en lui un paradis fané ; il épiait le passage des prêtresses, et les servantes renonçaient au culte pour suivre le prince.

La jeunesse de Ninyas submergeait l'oasis.

Simas le rappelait vainement au respect de la mère endormie dans la vierge ; mais il répondait : « — Ne m'as-tu pas appris à juger Sémiramis ? »

Simas l'aperçut un soir, revêtu de pourpre, le visage fardé. Ses femmes lui tressaient des couronnes de vignes ; d'anciennes prêtresses lui essayaient une de leurs robes.

« — Nous préparions une fête », dit-il, écartant les bras nus qui osaient l'entourer.

Simas, devant ces faiblesses, chercha à réveiller sa force ambitieuse.

Mais Ninyas répondit :

« — Une de tes prêtresses me fuit insolemment ; donne-la moi, c'est toute mon ambition. »

Simas, habitué à utiliser les réalités, persuada la jeune fille : « — Tes dons m'ont révélé ta grande mission. Comme toi, Sémiramis était farouche et douée par le ciel. La victoire est avec vous, dans

les luttes du repos et dans les luttes de l'action. Si tu sais conduire le prince, tu deviendras la Sémiramis nouvelle. »

Docilement, Ina suivit le grand prêtre.

Ninyas la regarda venir. Il aurait voulu se rassembler, immobile et dominateur. Mais ses forces s'élançaient autour de la femme, comme les abeilles vers l'arôme.

* * *

Et parmi la faiblesse des fleurs, cette force des jardins, Sémiramis ne cessait d'agir :

« Se donner à son rêve, ce n'est pas y songer, c'est l'accomplir. » Et elle accompagnait les étrangers, princes ou marchands, dans la visite de ses grands travaux.

Doucement, comme l'on raconte le passé, elle révélait l'ancien espoir de Ninus : la guerre des Indes.

Sur les montagnes plantées d'arbres rares, elle réunissait les chefs militaires.

L'Inde bleue s'était isolée du monde, peut-être pour menacer, peut-être pour pleurer.

Tous les sentiers menaient au pays du Kousha et, depuis des siècles, ses portes étaient closes.

En vain, Sémiramis avait demandé de rencontrer le souverain pontife de l'Est. La traversée de l'Hinaman lui restait défendue. Un matin, la nouvelle de la guerre réveilla Babylone.

A la hâte, Sémiramis levait des troupes : le moindre paria venu des Indes était entouré par le peuple et parlait en prophète : « — Nous possédons des sciences secrètes. Contre elles, vos lances sont des ornements de promenade. Nos temples renferment des machines qui ruineraient vos forteresses ! Nos temples retiennent les vents et le feu ; la terre tremble sous nos ennemis. »

Sémiramis rassemblait en Bactriane des chars et des chameaux. Des armes lui venaient du Nord : elle pensait aux vaisseaux de bambou que sa parole ferait mouvoir comme le vent.

Et dans l'orgueil de celle qui compose l'avenir, elle orchestrait les échos de son règne : « La Nature m'a imposé le corps

« d'une femme ; mes actes m'ont égalée
« aux plus grands hommes. J'ai régi
« l'empire de Ninus, qui, vers l'Est, tou-
« che au fleuve Hinaman ; vers le Sud,
« aux pays de l'encens et de la myrrhe ;
« vers le Nord, aux Sokes et aux Sog-
« diens. Avant moi, aucun Assyrien
« n'avait aperçu la mer. J'ai vu quatre
« océans lointains. J'ai contraint les fleu-
« ves à s'étendre où je voulais, et je ne
« l'ai voulu que là où ils étaient utiles.
« J'ai fécondé la terre stérile ; j'ai élevé
« des forteresses ; j'ai frayé avec le fer
« des routes à travers les rochers. J'ai ou-
« vert des chemins là où les fauves
« n'avaient jamais passé. Et, parmi mes
« travaux sans nombre, j'ai trouvé du
« temps pour mes plaisirs et pour mes
« amis. »

Même par l'espérance, elle ne voulait pas interrompre la vie.

Elle choisissait parmi les guerriers, ses maîtres d'un soir... Mais ceux-là pensaient à la beauté de la couronne, seul bijou qu'une reine ne porte pas. Et par-

fois ils s'approchaient de ses épaules avec un plaisir d'artiste, le contraire du désir qui veut recréer le monde en une carresse.

Elle avait reçu un message de Simas, qui offrait de venir la guider. « Tu pars, Sémiramis, et tes soldats tremblent. Tu laisses à Babylone les dévouements et les conseils. Mais il ne faut pas être seule en son cœur pour conduire des armées. »

Sémiramis n'attend pas l'arrivée de son maître.

Elle hâte le départ, et quand Simas entre à Bactres, la ville est solitaire et usée.

* * *

Changeant ses décisions, Simas conduit à Babylone un disciple et le présente aux prêtres. Ce jeune homme au sourire sans rêve, va de quartier en quartier prédisant la défaite de la Reine.

Ninive aussi lui fait fête : il y prêche la révolte au nom d'Assour. Les prêtres blancs ne défendent plus Sémiramis, qui marche sur l'Inde aux sons des musiques ioniennes.

Mais le blâme de Simas réveille contre elle le mécontentement des Ioniens. Le jeune envoyé clame les alliances mensongères de Sémiramis ! Et, parfois, il murmure sur la mort étrange de Ninus. Sa voix douloureuse trouble alors les plus incrédules.

L'Empire apprend que la Reine a livré une courte bataille sur les rives de l'Hinaman et que les monstres de la science ont morcelé son armée. En chef des révoltés, le disciple de Simas annonce sa fuite et son retour avec les troupes vaincues.

Les cortèges sacrés entraînent le peuple. Les femmes, qui maudissent la Reine, vénèrent le jeune chef, et quand les portes de bronze de Babylone se referment sur Sémiramis, seuls les prêtres essaguils, astrologues de Bel, la suivent dans les jardins :

« — C'est un héros très jeune, dont la venue sur terre a changé ton ciel. »

Sémiramis cherche des armes ; elle n'aperçoit que des fleurs.

* * *

Sémiramis accepte de recevoir le chef révolté. Elle l'attend, debout comme l'inquiétude, dans les jardins qui tremblent. Elle ne vient pas à la rencontre du jeune homme fier, qui porte sur le corps une armure de chance. Mais elle sent s'approcher avec lui un sentiment perdu ! Cet homme-là peut l'émouvoir : devant lui, elle espère être belle...

Franchira-t-il ce talus de méfiance qu'elle a jeté pour l'éprouver ?

Elle le fixe, et, doucement, elle efface sa surprise :

« — Ninyas, mon enfant ! Ma grande victoire ! »

Ninyas répond : « J'ai mission de demander la délivrance de l'Empire. »

Elle sourit de cette voix hautaine : — « L'orgueil des grandes naissances ? »

« — Sémiramis se disait fille d'une déesse ; je n'ai pas eu de mère : elle était reine ! »

Et les mots montent à l'esprit pour redescendre au cœur.

Elle aime la ressemblance qui les unit.

« — J'ai régi ton royaume ; reprends-le », dit-elle. Puis limitant ses promesses, elle murmure : « — Règne sur Ninive et l'Assyrie, c'est l'œuvre de ton père. »

« — Après la guerre des Indes ?... »

Sémiramis se dresse : « Ninyas est indocile. »

« — L'Empire aussi ! » Et il prolonge un rire insouciant.

« — Ninyas ! es-tu sans émotion devant moi ? »

« — Les cordes vibrent silencieusement après la résonnance... Comment entendrais-tu une émotion finissante ? » Le calme de Ninyas semble affirmer la vanité du sourire.

Il s'éloigne ; les femmes du palais le suivent librement et ses regards sont des éveils ; elles implorent le pardon de la reine : « Je l'aime parce qu'il te ressemble », dit une suivante.

Sémiramis est heureuse du triomphe de Ninyas : elle s'étonne de ne plus rien attendre.

Mais au Collège du désert, près des vierges qui s'endorment en rêvant à un époux céleste, Simas choisit avec la prêtresse Ina les vêtements qui la pareront pour le retour du prince.

Tandis qu'elle dénoue ses cheveux bruns : « — Ina, dit-il, Ninyas revient au désert ; il s'est contenté de la royauté de Ninive. Sémiramis l'a jeté dans une vie brutale et douce ; Babylone lui a révélé ses amours inépuisables. Il a compris la forme des jardins, conçus pour la sensualité des femmes. A toi, Ina, notre espoir, de demeurer la bien-aimée. »

En des gestes traditionnels Ina se farde et se parfume.

Dès l'arrivée de Ninyas, elle le conduit à sa chambre : « — Depuis que tu as bouleversé les voiles de mon corps, tout n'est que voiles devant mes yeux ! Je voyais la terre et le ciel ! J'entendais le ciel et la terre ! Ton frémissement s'est rué sur mon silence, et j'ai perdu la voix qui prophétise ! Tes caresses aux flammes rouges ont brûlé la flamme bleue de ma calme croyance... »

Elle tremble à ses pieds, et Ninyas amèrement ne la relève pas.

Elle rehausse par des paroles l'humilité de sa séduction. Ninyas s'écrie avec un morne délice : « — Suis-moi à Babylone, je reprendrai la lutte. »

« — Le fils de Ninus permettait le règne de sa mère ?

« — Je t'avais oubliée », dit-il.

Il ne répondait pas ce que Simas venait d'apprendre : Sémiramis l'avait fiancé.

* * *

De nouveau, la révolte surgit ; l'armée qui revient de la guerre menace Babylone. La fiancée que Sémiramis avait suscitée au caprice de Ninyas accourt vers la Reine ; elle est en pleurs : « — Le prince a repris le commandement des rebelles... » Et elle murmure : « — C'est pour une femme ! »

Sémiramis pense : « Je le savais... je t'avais élue rivale de l'étrangère... Mais tu es laide lorsque tu pleures. »

La pâle jeune fille demande : « — Que feras-tu pour moi ? »

« — Je ne peux rien, mon enfant. »

Et Sémiramis appelle les prêtres ; elle voudrait rencontrer Ina, cette fille des Colombes, et se l'allier.

Mais le temps des œuvres longues est passé ; Sémiramis cherche vainement des conseillers. Les prêtres ont fait ouvrir les portes d'Istar et d'Adad : les soldats vont envahir la cité royale.

Sémiramis descend dans les souterrains trop calmes.

Elle sent de galerie en galerie que Sémiramis a quitté Babylone ! « Ninyas ! Si Ninyas était le roi vivant ! » Mais Sémiramis souffre deux solitudes : l'Empire est seul ! l'Empire qui croira vivre en se déchirant.

Elle avance : c'est la première fois qu'elle agit sans bruit.

Elle parvient au lac de Babylone. Elle ne se mire pas dans l'eau, elle se scrute. Son visage est vieilli : il a l'âge de sa gloire ! Elle plonge la main et mouille son

front, où les pensées veulent revivre. Sé-
miramis s'écrie : « Babylone, comment
tes tours demeurent-elles debout, quand
ton âme t'a quittée ? »

Une voix dans son cœur répond pour
Babylone : « — Comment m'arrache-
« rais-tu la tendresse de tes regards puis-
« que, sortant d'un temple, tu murmurais
« à son architecte : « Je ne l'avais pas
« rêvé si beau ! » N'abaissais-tu pas ton
« âme à la hauteur de mes jardins, lors-
« que tu te penchais pour respirer mes
« roses, comme une mère caresse la tête
« infantine d'un fils ! »

Sémiramis marche dans la liberté, le
front bas. Loin des élans que les faits ren-
versent, loin des mots paresseux, elle
marche à la rencontre d'une couronne
inconnue...

« — J'ai souffert de vivre en te cher-
chant, mon nom ! et mes œuvres me chu-
chotaient des titres illusoires. Si j'avais
possédé le secret de ma naissance, quelle
mission n'aurais-je pas accomplie ? Je

souffre, à cette aube vide, d'être plus puissante qu'aux temps de mes travaux !

Ninus ! Pourquoi ai-je chassé mes serviteurs ?

Ah ! que l'on répète sans fin les amours que je n'ai pas vécus ! Que l'on chante les libres soirs au parfum de terre et d'eau que je n'ai pas eu la paix de goûter ! »

Mais un chœur de joie sereine s'élève du fond du lac : « — Regarde, Sémiramis, les créations de tes regrets. Nous sommes les habitants des Palais d'Or et d'Argent que ton songe a construits. »

Et la Reine se penche et voit, dans le lac sombre, des villes qu'enlacent des jardins...

A Babylone, les rumeurs montent ; des colombes volent avec elles : c'est l'étonnement, et la légende qui répond.

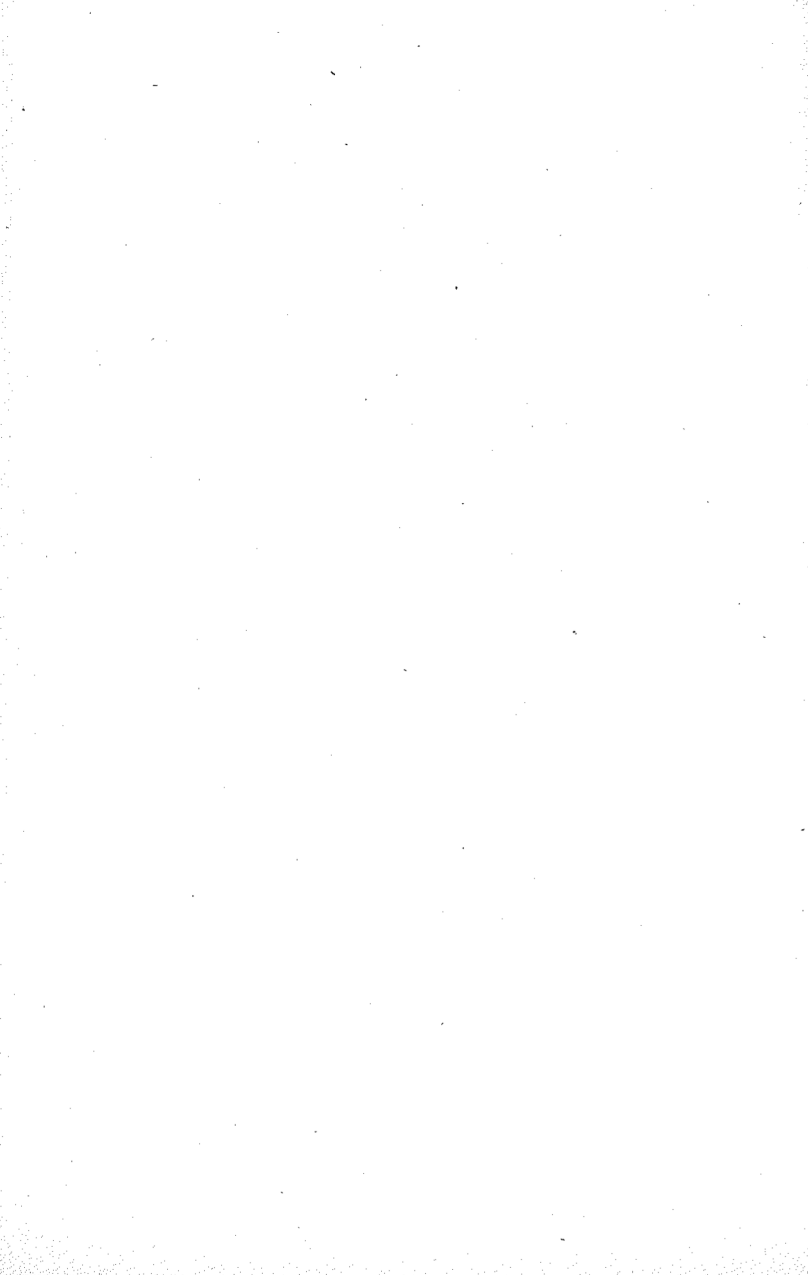
Tristement, les prêtres annoncèrent à Simas que les peuples croyaient Sémiramis enlevée par des colombes.

Le vieillard s'écria : « — Les poètes disent vrai ! Elle revient au sanctuaire des Colombes : j'attends ce jour depuis de longues années ! »

Simas ouvrait les bras pour accueillir et pardonner. Mais Sémiramis ne vint jamais.

Le même

à la Baronne Denyse Le Lasseur,
dont les voyages savants relevèrent de fabu-
leux trésors.



Il est incontestable que les hommes trouvent depuis quelques siècles les âmes de leurs nouveaux-nés dans les choux les mieux pommés de leur potager. Et c'est pourquoi les générations de grosses et de petites légumes se succèdent et se confient par tradition l'usage de poireauter, de carotter, de perdre son temps et de prendre celui des autres.

Aussi la royauté semble-elle injuste à ceux qui n'aiment leur souverain que comme la plus grosse légume et qui parlent de lui comme d'un pauvre chou.

Autrefois les chefs allaient dans de célestes jardins choisir leurs descendants.

A la naissance du prince Théodore, le peuple des Iles avait répété : « La reine a été chercher l'âme de son fils parmi les héros glorieux » ; les épouses des prophètes avaient lu dans les nuages : « Un don du Seigneur est pour vous. Votre prince est une incarnation attendue. »

Lorsque l'enfant auréolé de promesses eut étudié avec les prêtres et avec les prophètes, son père, le roi des îles Atlantiques, lui confia le gouvernement des Sept Cités.

Théodore voulut donner toutes les lumières à son petit royaume par la variété de ses mœurs.

Des architectes furent appelés à embellir Solaire, dont les habitants agriculteurs célébraient la destinée du soleil de chaque jour. La grâce des jeunes filles dans leurs danses et leurs chants attirait sur la cité la grâce de Dieu.

Le peuple de Solaire n'était soumis qu'à quelques patriarches.

La ville de Dana réunissait autour du

feu, image de la science et de la pureté, les alchimistes, les savants et les juges.

La crainte de voir s'éteindre la flamme précieuse leur servait de foi et leurs rêves ne s'élançaient jamais au delà du foyer sacré.

Les femmes ne sortaient que voilées dans cette ville grave, afin que leurs sourires ne distraient pas les passants de leurs âpres recherches.

Le cœur du royaume était Splendor : les orfèvres, les artistes et les prêtres la peuplaient. Les plus grands peintres ne voulaient composer pour elle que des tableaux vivants ; toute connaissance était dédiée à l'épanouissement de la force et de la jeunesse.

Chacun devait pavoiser aux fenêtres de son âme : pour la fête quotidienne, la beauté était un devoir.

Au sud de l'île, en une contrée dont les vignes faisaient la fortune, s'élevait le fort de Vaillance. Les hommes d'armes grandissaient dans ses murs.

Théodore développa le commerce des vins, et le prince pacifique bénit souvent Vaillance et ses prophètes.

Un petit port qui prospérait depuis des siècles reçut le nom de Villeverte :

« Par toi, Villeverte, mon espoir, j'échange avec les peuples lointains ; tu apportes à l'Ile des merveilles inconnues ; ton activité incessante renouvelle ta jeunesse. Tes prêtresses, qui vivent devant la grande féminité marine, ont le secret des voyages mystiques : je connaîtrai par toi la carte de la terre et la carte du ciel. Tu seras ma gloire dans les combats que je livrerai sur mer. »

Palmy nourrissait les autres cités de pains au miel et de bonnes pensées. Le royaume se serait écroulé sans la patience de ses bergers et de ses tisserands.

Le prince vint y fonder des écoles d'architectes.

Il se fit construire, près de la ville des palmiers, sur une colline qui dominait la mer, un palais en pierres blanches, et

alla vivre avec sa cour dans une solitude rythmée par les vagues.

Les aristocraties de Dana et de So-laïre, de Palmy et de Splendor, de Vail-lance et de Villeverte apprenaient là, autour de Théodore, à se reposer, à se comprendre et à s'admirer. Aussi le prince appela-t-il Harmonia cette demeure.

Un soir, prenant la parole devant son Conseil, il murmura :

« Celui qui changera vos lois sera banni de la lumière ; observez mes commandements ; n'écoutez pas les faux prophètes.

Je suis triste pour Harmonia, en qui j'ai mis toute ma tendresse ! Harmonia, petite ville, aucun rite ne protège sa durée. Elle est le gage de votre union : les bruits de vos métiers différents s'accordent dans son silence. Mes descendants l'habiteront et vous leur serez fidèles.

Je sais pourtant qu'après eux des

cités plus anciennes chercheront à élever leur empire. »

La bouche vénérée laissa tomber ce mot comme un poids trop lourd.

Et de nouveau la gloire du prince voila l'intimité de son cœur.

II

L'Ile ne garda que quelques siècles la paix dont le souvenir de Théodore l'entourait.

Les prêtres de Villeverte construisaient des ponts sans prendre conseil des architectes de Palmy.

Comme plusieurs cités s'étaient alliées et menaçaient d'attaquer Palmy, ses collègues envoyèrent secrètement un jeune prophète qui portait une invisible épée, la parole nouvelle !

« L'esprit de Théodore repose sur toi », lui avait-on dit : incarne-le par tes œuvres, c'est ton étoile. »

Le prophète entra à Solaire un jour de fête religieuse où les foules, agenouillées répétaient de longs cantiques :

« Adorons l'ombre du soleil, adorons l'ombre du bienfaiteur ! »

Il demanda quel rite célébraient les habitants :

« — Un rite nouveau qui vient de nous rendre la foi, répondit un vieillard.

Solaire a vécu sous la pluie et dans les brumes une année douloureuse.

Les récoltes pourrissaient dans les campagnes. Les Patriarches rassemblèrent le peuple pour une prière collective et le soleil parut !

Alors une grande ombre s'est étendue devant la foule : nous adorons en souvenir l'ombre du bienfaiteur ! »

Le prophète s'éloigna en souriant. Il se prosterna seul à côté de la foule.

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

— Il est d'un ordre qui ne lui permet pas de prier avec les hommes, pensait-on.

Mais il se relevait déjà : — Comment

adorerais-je une ombre qui s'incline, quand je m'incline devant elle?

Comment adorerais-je mon image? Cette foule aveugle adore son ombre. Sois loué, soleil, qui n'a pas d'ombre ! »

— Au nom de quel Seigneur blasphème-t-il ainsi ?

— Je te prie, astre des prophètes, éclaire ce peuple obscur !

Puis, s'approchant des patriarches, il murmura :

— Je suis un rayon du soleil qui dans sa miséricorde m'a envoyé vers vous.

Il parla de longues heures avec les vieillards et acquit leur alliance pour la cause de Palmy.

Son renom et son enseignement se répandaient dans l'île. Il demandait le bonheur de la femme. Il disait au peuple : « Votre bannière actuelle doit avoir toutes les teintes. La domination d'une cité et d'une seule couleur ferait fuir les anges. Aucune enceinte de pierre ne pourrait retenir l'intelligence divine, qui plane librement ! Nous n'avons qu'un Roi dans les cieux. »

Les Cités, inquiètes, faisaient proclamer, au son des fanfares :

« Souvenez-vous de Théodore, observez ses commandements ! N'écoutez pas les faux prophètes. »

Cependant, le duc de Vaillance, qui souhaitait la victoire de la paix, avait invité le jeune apôtre à un banquet en son honneur, où tous les vins réputés étaient sur la table.

— Ne m'offrez pas de vos merveilles : je suis enivré de l'Esprit Saint. Le vin, pour Théodore, c'était la force spirituelle.

— Comment connaissez-vous les pensées du divin prince ?

— De mémoire et par cœur !

Vous êtes choisi pour m'entendre, Seigneur, qui tenez le sceptre d'équilibre. Vaillance abrite les chevaliers et les mages, tous les protecteurs des faibles !

Elle guérira les cités de leurs fautes !

Le grand prêtre de Villeverte était entré par surprise :

— Vous comprendrez, dit-il, que no-

tre empire doit s'élever. Il n'y a plus, sur terre, de descendant du prince.

— Qui sait si Théodore n'a plus de descendant ?

— Il n'en a plus selon la chair... interrompit le grand prêtre.

Mais nous avons vu monter votre étoile !

— Cependant vous m'avez combattu ?

— Nous devons ignorer qui vous êtes...

— Vous ne reconnaissez pas ceux qui m'auraient présenté à vous, selon les hautes règles.

— Votre révélation peut-elle être faite en ma présence ?

— C'est au nom du Dieu de Villeverte que je parlerai : le culte de l'étoile à cinq pointes, dont la protection lumineuse s'étend sur l'Île, donnerait la joie aux Sept Cités. Sa clarté est comme du miel et son silence comme un chant d'oiseau. Les rites cruels de la science et de la justice seront adoucis à Dana par la vénération de l'étoile. Vous libérerez

vos femmes de leur servitude quand vous verrez sur leur front la blancheur de l'étoile. Une île ne doit-elle pas s'entourer d'un océan de bénédictions contre les violences de la mer? Il faut reconstruire Harmonia dans les cœurs, et faire briller l'intelligence !

— Votre connaissance ne vous appartient plus, murmura le grand prêtre. Je l'ai comprise. Elle est à moi. Nous bâtirons le temple de l'étoile, si vous promettez de ne pas compliquer le ciel mystique des astrologues par le renom de votre individualité.

Nous instituerons le culte du cinq. »

En souriant, il ajouta : « Je vous parlais de votre lumière. Vous répondez sagement par la louange d'une lumière éternelle. Nous adoptons votre enseignement. Nous n'avons qu'un roi dans les cieux. Si vous êtes Théodore, faites-vous oublier. »

Les villes étaient réconciliées. L'apôtre se retira sur une montagne. Son silence formait la paix de l'île. Il fonda, avec quelques disciples, l'ordre de

l'étoile des eaux. L'histoire ne garda pas son nom. On disait parfois à voix basse qu'un maître de l'ordre avait révélé l'étoile à cinq pointes, dont le culte unissait les cités. Mais les érudits, en comparant les dates, rejetèrent cette fantaisie.

III

Des parfums exotiques avaient envahi Villeverte ce soir-là. C'était l'arrivée d'un bateau d'Orient.

Pendant que les commerçants descendaient à terre leurs marchandises, entourés par la curiosité, un étranger au visage hautain et bienveillant se tourna vers un habitant :

— Connaissez-vous les collèges de Palmy ?

— Les collèges ? Vous parlez des écoles d'architectes ?

— D'architectes ou de prophètes.

— Elles sont fermées depuis trois ans.

On pense que les architectes, qui ont alors quitté Palmy, mènent la vie des bergers dans les montagnes.

— Que dites-vous ?

— Un jeune prince, en prenant le pouvoir, les a chassés. Entre nous, il paraît que le Prince agit pour l'ordre de l'Etoile, qui tient à l'exclusivité de la prophétie ! Je ne répéterais pas cela à tout le monde, quoique je n'y croie guère !

— L'ordre n'avait-il pas été fondé, pourtant, par un envoyé des collèges ?

— C'est vrai. Mais ses disciples se sont chargés de les détruire !

Vous ne regardez pas le paysage. Les étrangers admirent beaucoup Villeverte. Seriez-vous déjà venu ?

— Il y a très longtemps, peut-être...

— J'avoue que je suis comme vous ; la mer ne m'enchanté pas. Je la vois tous les jours.

— Efforcez-vous, mon ami, de changer la couleur de vos pensées aussi souvent que la mer, et vous comprendrez qu'elle n'est jamais la même.

— Vous êtes là pour votre commerce? Qu'avez-vous à vendre?

— Mon métier est de donner. Je n'ai que des trésors à offrir. J'apprends aux hommes à regarder, à entendre, à vivre...

Le sourire des marins qui s'approchaient, commentait la conversation. L'étranger se retourna et leur lança avec force sa parole et son regard :

— Frères de Villeverte, votre prince vous avait choisis pour le commerce des idées. Ce soir je vois des troupes de courtisanes que vous avez été chercher au loin. La mer monte vers vos maisons. Ma prière peut se mettre entre les vagues et vos passions, qui les attirent. Je suis Nathanaël ; j'apporte un mystère : une grande guerre a éclaté entre le Bien et le Mal. Le Bien souhaitait la paix et n'avait pas armé ! Les légions du Mal étaient organisées, parce que leur ordre, c'est le désordre. Unissez-vous donc, vous, les Bons, en un seul royaume ! Théodore ne vous a-t-il pas dit que vous seriez sa gloire, à la dernière bataille qu'il livrera sur

l'océan passionnel aux pensées ennemies?

Une voix criait dans la foule :

— Je suis de Solaire. Je n'aurai jamais pour Dieu le Seigneur de Dana !

— Mon Dieu est plus vaste que vos dieux, répondit Nathanaël, il est à l'un comme à l'autre et il n'appartient à personne.

— Tu es contre nos chefs ! Nous te suivrons !

— L'épée de mon Dieu éclaire les hommes. Elle en a relevé plusieurs. Si les princes de ce monde viennent à lui, ils seront des princes dans le monde futur. Je vois un amas de pierre, sur un de vos quais. Il est habité par un diable. Ne le combattez pas en dispersant les pierres, vous sèmeriez des démons. Sanctifiez-les, en les utilisant pour une construction. »

Nathanaël quitta Villeverte avec de nombreux disciples.

— Jamais vous n'avez été si proches de moi, mes frères. Cette intimité m'est

douce, je la voudrais plus grande encore, leur disait-il.

— Cher frère, murmura un néophyte, en lui prenant le bras.

Nathanaël se dégagea de son étreinte :

— Autrefois, vous me saluiez très bas. Les vanités ne nous séparent plus. Mais les vérités nous séparent davantage.

Le jeune homme s'éloigna de lui, pour toujours.

En entrant à Palmy, Nathanaël rencontra des membres de l'ordre de l'Etoile:

— Je vois sur leur front un astre d'orgueil.

Les ouvriers de Palmy ne savent plus tisser des vêtements pour les âmes. Tous les esprits sont dévêtus. Des époux très jaloux ne savent pas envelopper de tendresses leurs épouses... Voici des femmes dont les âmes se promènent nues !

J'ai le pouvoir de vous délivrer de vos lois : il faut que l'Ile soit un seul royaume, car la pensée étrangère va venir du dehors. »

— Celui qui touchera à la loi sera

banni de la lumière, répondaient les pasteurs de l'Etoile.

— Quel imprudent a dit cette parole ?

— C'est le divin Prince Théodore.

— Je prends sur moi sa faute !

Ce soir-là, Nathanaël paraissait triste.

Il se retira sous sa tente, où aucun disciple n'aurait osé entrer.

Il se sentait plus libre, et plus faible.

Une voix s'élevait des profondeurs de son être :

« Dans ta jeunesse, dans ton enfance, tu respectais le passé. Dans ton passé, tu l'aimais. N'as-tu pas souvent songé à la gloire de l'ancien prince ? N'as-tu pas souvent pensé comme lui ? Tu l'as renié aux yeux des hommes, tu t'es renié toi-même ! »

Et dans un silence troublé par les voix intérieures, un instant de son moi éternel pleurait :

« Ma parole était imprudente. Et tu es plus grand que celui qui la prononçait... Pourtant, n'est-il pas imprudent de la juger... Nathanaël ! »

A l'aube, Nathanaël partit à la recherche des bergers de la montagne.

— Vous qui savez lire les vieux noms au fond des cœurs, croyez-vous que je porte en moi une lumière du Prince Théodore ? demandait-il.

Une émotion religieuse s'emparait des bergers :

— Béni soit celui qui t'a conduit vers tes anciens maîtres.

Nathanaël passa quelques heures sur les cimes. Puis il descendit vers ceux qui l'attendaient et leur dit :

— Allons à Splendor ; cette ville sera plus radieuse dans l'avenir.

Se tournant vers un de ses disciples, qui était sculpteur, il murmura :

— Regarde-moi, artiste. Splendor te commandera bientôt une statue de ton maître.

Mes frères, vous croyez me suivre en sacrifiant vos destins, vous me suivez par intérêt ! Ma gloire vous rendra célèbres !

Aux portes de Splendor, des gardiens avaient l'ordre de leur refuser l'entrée.

Nathanaël s'écria : — Il n'y a pas une de vos cités que son immortel gardien n'ait abandonné depuis des siècles !

— Tu vois, maître, dit le sculpteur, que mon intérêt n'est pas de te suivre...

— Tu doutes trop de moi. Lorsque je serai revenu dans ma patrie orientale, Splendor, qui ne me reçoit pas, accueillera avec de longues fêtes ma statue.

Il réunit ses disciples dans un champ, près de la ville, et leur dit :

— Splendor élargira tant que cette campagne sera son centre. Sa faute présente disparaîtra puisque la solitude où j'aurai enseigné sera son temple !

Médite-le, sculpteur.

— Je ne sais, maître, quel est ton plus beau visage... Quand je veux te penser brun, tu me parais blond.

Sans être vu, Nathanaël posa une petite pierre sous un arbre.

Il conduisit ses disciples à Dana. Il leur fit saluer le Feu Sacré de la Science, qui devait les protéger au temps de la lutte. Il annonça qu'il reviendrait vers eux dans la lumière, et, un soir, parmi les ferveurs

des siens, Nathanaël monta sur un navire qui partait vers l'Orient.

Lorsque les voiles hésitantes furent décidées par les vents, les disciples s'interrogèrent entre eux :

— Quel est son enseignement ? Que voulait-il ?

— J'ai renoncé à éclaircir ses mystères.

— Appliquons donc nos idées. Il a révélé la lutte du bien et du mal, luttons pour le bien !

— L'Ennemi du dehors ? les Sept Cités n'ont jamais été attaquées !

— L'ennemi est en nous, dit un vieillard.

— Combattons les villes qui divisent l'unité, les portes qui se sont fermées devant nous ! Nathanaël était si bon qu'il pardonnait. Nous ne pardonnerons pas cette offense à nos dignités ! Détruisons, pillons, faisons fortune, comme il l'a dit.

— Mais s'il revient dans la lumière ?

Un silence craintif affaiblit la foule.

On nomma deux veilleurs pour attendre jour et nuit son retour dans les ports.

L'un priait afin que le maître ne vienne

pas interrompre l'œuvre de destruction ; l'autre souhaitait qu'il ne vienne pas souffrir de leurs péchés.

Les paroles de Nathanaël le trahissaient déjà et se mêlaient aux légions impures.

IV

Trois cents ans et Splendor est un monde !

Elle dirige le culte et la loi. Le temple de la beauté s'élève là où Nathanaël avait posé une petite pierre inaperçue.

On lit sur ses portes : « Vivifiez-vous les uns les autres ; l'union des cœurs est leur vie. »

Mais les luttes grondent à Splendor. Les hommes ont au fond de leur être les coutumes différentes des anciennes cités, et ils habitent la même capitale !

Dans un modeste quartier, les vieilles filles commentent l'activité d'un vieillard étranger qui vient d'acheter une maison :

— Ce docteur Dieudonné, c'est peut-être lui l'ennemi du dehors ! disent-elles.

— Il n'a pas tant d'importance.

— Pourtant, voici le chevalier le plus réputé de l'île qui va lui demander conseil.

Et les vieilles filles quittent un instant leurs ouvrages pour tisser des méditations...

Elles ont vu le docteur Dieudonné ouvrir sa porte et le chevalier se présenter.

— Je redresse les torts ; je protège les faibles ; je ranime la justice de pays en pays. Je suis chevalier errant.

— Belle mission ! répond le docteur. Mais il faut moins de courage pour être chevalier errant que chevalier dans sa ville, parmi ceux que l'on aime ou que l'on veut flatter. Je vous proposerai une autre chevalerie.

— Les « Lutteurs de Nathanaël » me promettent, si je prie pour leur œuvre, tous les trésors du ciel.

— Ne confondez pas le ciel avec les nuages, chevalier. Nathanaël a révélé les merveilles du nombre deux, qui est sa-

gesse, vie et bénédiction ! Il voulait le mariage de la pensée et de l'action, de la nature et de l'esprit ! le seul ennemi c'était la division, et vous avez divisé !

— Quelle est donc, maître, la nouvelle parole ?

— Quatre lumières vous entourent de leurs protections ! Quatre éléments composent votre âme. L'esprit souffle des quatre points cardinaux...

— Le peuple ne comprend pas, murmure le chevalier, comment vous, qui n'êtes qu'un peu plus grand que nous, vous osez contredire le divin Nathanaël ?

Le vieillard sourit. Il sait qu'il a monté de lumineux échelons depuis sa précédente vie et qu'il est plus complet que l'ancien maître.

— Les deux veilleurs qui perdent leur temps à guetter dans les ports le retour de Nathanaël, ne peuvent-ils comprendre que, s'il revient, ce ne sera pas par où il était parti ?

— Maître, j'ai un grand secret dans le cœur ! Une grande raison pour ne pas vous suivre !

Le chevalier ajoute avec émotion :

— Je me sens, depuis mon enfance, le principal disciple de Nathanaël réincarné... Il faut donc que je lui sois fidèle.

Un sourire lassé illuminait le visage du vieillard.

— Vous êtes clairvoyant, dit-il.

— Ce soir, reprend le chevalier, les lutteurs se réunissent. Ils fêtent le troisième centenaire de Nathanaël. Nous laissons pour lui une place vide au banquet. Pensez-vous qu'il puisse paraître ?

— Je ne le pense pas. Nathanaël est prisonnier.

— Que dites-vous ?

— Prisonnier de vos passions, de vos fautes, de vos usages.

Lorsque le chevalier s'est retiré, mécontent et troublé, trois étudiants sont venus offrir à leur maître de les accompagner au banquet et de prendre la place qui lui appartient. Puis ils l'ont laissé à sa réflexion. Le docteur est puissant. Il n'est pas glorieux.

« Dieudonné, Dieudonné » ! Un ange est devant lui.

— Me voici, murmure le vieillard.

— Ne réponds jamais « me voici » aux hommes qui invoquent tes anciens noms et qui refusent les libérateurs lorsqu'ils viennent à leurs prières. Ils ne voient pas la lumière qui t'auréole. Les hommes cherchent et trouvent, mais ils cherchent encore après avoir trouvé... Travaille contre tes œuvres d'autrefois. Et fais connaître ton nouveau nom. »

Dieudonné songe tristement à ses souvenirs et à ses luttes futures...

Comment un prophète pourrait-il vivre dans le présent ?

V

Cependant la pensée de Dieudonné a régné pendant cinq siècles, et lorsque le seigneur de Palmy invite sa cour à entendre un poète renommé, l'orateur commence ainsi :

« — Théodore, Dieudonné, Nathanaël, c'est tout un carillon pour le matin du monde !

Accomplissons leurs volontés : tous les nombres que vous avez servis sont à Dieu !

Les sept cités de Théodore, filles des sept jours, faisaient le bonheur de la terre !

Derrière l'étoile lumineuse, révélée par un maître inconnu, il y avait plus encore qu'une étoile ! Dieudonné vous a indiqué les miracles du quaternaire.

Théodore, Dieudonné, Nathanaël, tous ont dit la vérité ! Celui qui vous apportera une lumière neuve sera moins grand que s'il vous délivrait de votre violence naturelle !

De tels hommes sont des dons splendides faits par Dieu à l'humanité ! »

L'orateur exalte les héros de l'Ile ; et personne ne comprend qu'il se raconte lui-même...

Dans la salle, les jeunes femmes échangent les opinions d'autrui :

« — Avez-vous vu ? le roi a bâillé ! Ce discours ne nous a rien appris... On s'attendait à un apôtre, on a trouvé un historien ! Ce n'est pas une âme savante !

Il reflète tous les initiateurs. Il est d'accord avec tout le monde ! »

Et alors le sage est seul, seul comme la paix, seul comme le royaume de Dieu...

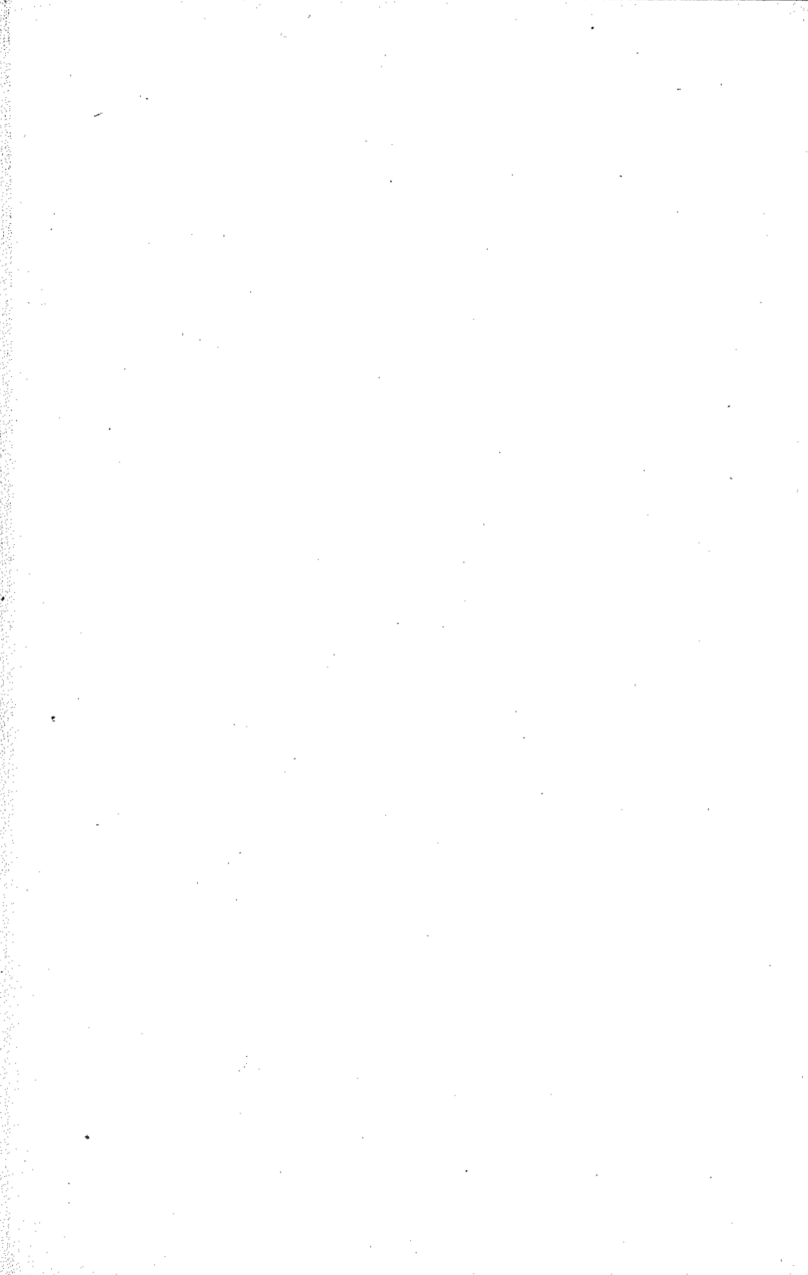
Chacune de ses manifestations a eu ses fervents qui ne reconnaissent pas leur synthèse.

Quelques-uns viennent à lui : pour discuter.

Ce sont ses œuvres qui le combattent. Il les bénit les unes après les autres.

La Femme et la Fée

Est-ce à Madame Alain de Margerie,
ou à la Fée qui rit en elle, que j'ai déjà
raconté cette histoire ?



Les arbres et les herbes de la prairie étaient enveloppés d'une gloire lunaire. Jeanne ne craignait pas d'être seule. Au premier coup de minuit elle vit sortir de la rivière une fée ruisselante d'eau et de rayons de lune. A chaque son de cloche une nouvelle image se levait devant elle : des fées quittaient les grands arbres et commençaient de former une ronde avec une simplicité naturelle qui les faisait inhumaines et vraiment filles du paysage.

Jeanne attendait impatiemment le douzième coup de minuit. D'où pourrait venir la dernière fée, puisque tout ce qui semblait pensif dans la nature avait envoyé son âme pour la danse ?

Lorsque le dernier son montait vers la lune, les onze fées s'approchèrent de Jeanne ; la fée du grand chêne lui prit la main gauche et la fée de la source la

main droite : Jeanne était entrée dans la danse !

La pleine lune qui règle les marées de l'océan et de l'âme féminine affirmait au ciel son intégralité.

— Notre sœur aînée dans le Temps, disent les fées, tu es une enfant ! L'éducation que tu as reçue t'a fait oublier ce que tu savais... Dix-huit années d'enfance pour une si grande fée ! Tout est lent sur la terre ! De notre monde spirituel nous nous mettons souvent à une fenêtre qui donne sur ton jardin ! As-tu appris les nombres ? As-tu appris les lettres ? Sais-tu compter, sais-tu lire ?

Jeanne répond : — Vous êtes onze et je suis la douzième. Je lis sur vos fronts des mots inconnus.

— Elle ne sait pas pourquoi nous sommes douze. Elle ne déchiffre pas nos missions !

Un grand éclat de rire féerique a traversé la nuit.

— Nous, nous ne pouvons pas lire ce que nous ne comprenons pas ! Si tu veux apprendre avec les hommes, tu monteras

bientôt plus haut que nous... C'est pour apprendre, rappelle-toi, que tu as voulu vivre leur vie.

— Pourtant, je n'ai jamais aimé ce qu'ils enseignent. Mais vous êtes fées au plus haut des cieux ?

— Il y a plusieurs étages dans la maison des cieux. Tu atteindras une terrasse d'où la terre et la mer paraissent des enfants... Dansons, Jeanne, avant d'apprendre à penser, il faut que tu saches vivre : ta famille a fêté ce matin tes dix-huit ans, c'est l'âge pour danser...

Lorsqu'une heure a sonné, Jeanne s'est retrouvée seule comme ce son de cloche isolé dans la nuit.

Elle s'est hâtée vers la maison de son père, le juge de paix. Pour la première fois, elle concevait le miracle de ces mots : « Justice de paix. »

— D'où viens-tu à cette heure ?

— Je viens du bal : n'ai-je pas dix-huit ans ?

— De quel bal ? Il n'y a dans le pays qu'un café où les marins s'enivrent !

— Je viens du bal des fées !

Le père la regarde : il n'a jamais vu Jeanne si belle. Ce matin, pour la première fois, elle a noué ses cheveux autour de sa tête. C'est le soir de son anniversaire. Il ne l'attristera pas.

— Tu as rêvé.

— J'ai rêvé au pied du grand chêne. Minuit sonnait.

— A cette heure-là, les jeunes filles de ton âge rêvent dans leur lit.

* * *

Pleine lune, pleine mer, plénitude de joie dans l'âme qui a retrouvé sa forme d'autrefois, par une belle soirée de septembre Jeanne se promène avec un de ses frères et l'a conduit vers le grand chêne.

— Attends-moi là, dit-elle, tu m'as promis de ne pas regarder le pré.

Le jeune homme s'éloigne docilement... mais il revient se cacher derrière l'arbre pour mieux surprendre le secret de sa sœur. Au septième coup de minuit, le chêne qu'il avait pris pour complice

parut s'ouvrir : une lumière aveuglante en sortait, deux lutins portaient la traîne de la robe d'une fée qui entraît dans la ronde.

Le fils du juge de paix eut une peur plus bleue que le ciel d'été et s'enfuit vers la maison familiale dont les lumières conventionnelles banalisaient la route. Quand il se sentit dans des lieux moins fébriles et moins miraculeux, l'idée que sa sœur l'attendait peut-être arrêta ses pas.

Jeanne revint, pleine de grâces. Elle avait parlé avec les fées. Elle leur avait donné des nouvelles du village, car les fées aiment les contes de femmes.



Toutes les pensées domestiques et les animaux de la maison tournent autour du feu.

La lumière de la lune d'octobre brille comme de la neige au jardin.

La mère de Jeanne semble lui déclarer la guerre :

— Tu ne recommenceras pas, ce soir, tes folies des derniers mois !

Le frère indiscret s'est vengé de ses craintes, il a mis ses parents en garde contre les fantaisies de la jeune fille.

Jeanne est montée dans sa chambre. Sans savoir pourquoi elle a éteint sa chandelle. Elle n'a pas le courage de dénouer ses cheveux. Elle reste sur une chaise, la tête dans ses mains. Comment dormirait-elle, en manquant le rendez-vous des fées ?

Or, il semble soudain que la chambre est pleine de providence. Elle a cherché comme en prière un chemin céleste qui conduise au grand chêne et des colombes bleues et blanches passent devant sa pensée. Jeanne s'endort.

Chaque coin de la maison entonne sa musique habituelle. La cuisine et la salle à manger s'expriment clairement par des bruits de vaisselle. Le moulin à café chante avec le coq : le village se réveille, il commence sa somnolence de la journée. Seule la chambre de Jeanne se tait :

le silence est peut-être une chanson plus belle que les autres.

La jeune fille est encore sur sa chaise, lorsque sa mère vient la voir :

— Je dormais profondément, dit-elle, le sommeil a des profondeurs que je ne connaissais pas. Mais tu n'as pas su me réveiller comme il faut.

Jeanne n'avoue pas qu'elle ne s'est pas couchée.

Elle pleure : — J'ai perdu ma fée. La fée qui habitait mon âme n'est pas revenue du bal ! Je me sens vide et inutile... Je suis comme tout le monde !

Sa mère s'éloigne en murmurant :

— Hélas ! si tu étais vraiment comme tout le monde !

Octobre passe sans un clair de lune. Il y a un nuage sur chaque étoile : la pluie semble tomber depuis toujours et devoir durer autant que le ciel et la terre.

La mer a rompu ses relations amicales avec la plage. Toutes les feuilles du chêne sont tombées. C'est la saison où les feuilles se détachent, mais c'est peut-être

aussi l'absence d'une fille des hommes au bal des fées qui a armé les éléments.

Jeanne est souffrante et pleure tous les soirs.

Sa famille se dépense en tendresse pour la guérir.

Une vieille tante est convaincue d'avoir découvert le remède :

— Il faut marier Jeanne, dit-elle, je connais un charmant officier de marine. A voix basse, pour ne pas scandaliser sa famille, elle ajoute : — Un officier de marine, toi qui aimes la liberté, il ne sera pas toujours là, ma chère enfant !

Jeanne a accepté de le voir, de le revoir. Un soir elle s'est trouvée heureuse d'être seule tout près de lui.

Novembre a passé sans qu'elle soit sortie sous la lune. Elle semble avoir oublié ses joies mystiques.

Sa tante l'a invitée à déjeuner et cherche les confidences dans ses yeux.

— Tu étais beaucoup plus belle, cet été, Jeanne. Tes toilettes étaient-elles plus heureuses ? As-tu changé ta coiffure ?

— J'ai changé la coiffure de mes idées, peut-être.

— Tu as des ennuis ? Un chagrin ?

Jeanne n'a pas répondu ; elle s'est levée brusquement, elle s'est regardée dans la glace, et, comme si elle découvrait sa pensée sur son visage, elle s'est décidée à dire :

— J'aimais sortir le soir au clair de lune, une fois seulement même, à la pleine lune. Je m'approvisionnais d'idéal pour un mois : on me l'a défendu. Ces petites contrariétés me déplaisent.

La vieille dame a le sentiment vague qu'elle a reçu la mission de reconstruire le bonheur de sa nièce : elle obtient que Jeanne puisse se donner cette inoffensive fantaisie de rêver sous la lune : — A notre époque, vous êtes privilégiés, a-t-elle dit à sa sœur, d'avoir une fille qui se contente de distractions romantiques !

Trois jours avant Noël, Jeanne se dirige vers le grand chêne, à pas lents. Elle hésite. Pourquoi va-t-elle danser avec les fées quand Noël approche ? Une voix

répète à son oreille : « Païenne, païenne. » Son cœur ne bat plus en écoutant sonner minuit et aucune fée ne lui apparaît. Mais le douzième coup résonne dans sa tête et réveille une âme endormie : toutes les fées sont près d'elle. Elle ne les voyait pas avant d'avoir retrouvé Sa fée.

— Ton esprit ne nous a pas quittées depuis deux mois, Jeanne ! Mais tu étais bien loin de ton esprit !

Les doutes de la jeune fille s'effacent en écoutant ces voix amies.

— Savez-vous, dit-elle, que c'est Noël dans trois jours ?

— Si ceux qui s'en réjouissent pouvaient faire naître en eux le Divin enfant, les fées de la nature danseraient tous les soirs et n'attendraient plus la pleine lune comme l'unique salut !

Jeanne se sentait complète et heureuse :

— Fée de l'arbre et fée de la fontaine, quel est votre Dieu ?

— L'origine de l'Eternité. La plante des champs fleurit pour lui, et le savant, à

sa table, sans chercher à le comprendre, le prie.

Les douze fées se donnèrent la main et l'heure passa comme un enchantement.

En rentrant Jeanne murmurait : — Jamais, jamais, je n'épouserai cet homme !

Le lendemain elle a couru chez sa tante.

— Ma chérie, tu as une mine merveilleuse, ce matin.

— C'est grâce à toi, ma tante.

— L'amour, mon enfant ?

— Non, la promenade du soir. Quant à l'amour, j'ai réfléchi longuement au clair de lune. Ne me fais plus rencontrer ton marin, il est insupportable !

— Tu as tort, Jeanne. Il a une si bonne étoile !

— Une étoile filante !

— C'est un garçon qui s'est fait une situation.

— Ne m'en parle plus. Nous nous fâcherions.

La vieille dame croit plus habile de se taire :

— Quand tu es belle, tu es méchante.

Et toute une imagination de femme exagérée par l'expérience, ou plutôt par l'habitude de collectionner les aventures vécues dans la ville, cherche les raisons de la jeune fille : « Elle est jolie comme un amour... Elle ne veut plus voir mon marin... Elle est sortie au clair de lune... Cela cache un rendez-vous... Je n'aurais pas dû la seconder dans cette fantaisie. J'ai peut-être commis une grande faute par charité. C'est toujours par là que je pêche ! »



Avec janvier commence une saison de vent, aux jours blonds, aux nuits très brunes. Il est minuit moins cinq. Les fées n'y pensent pas. Elles ne savent l'heure que lorsqu'elle sonne.

La fée du chêne murmure à la rivière :

— Le bal n'aura pas lieu. Nous n'oserons pas sortir de nos abris sans la présence protectrice de Jeanne. Voici Iva-

nah qui vient l'excuser. Il y a une grande soirée chez le maire...

— Ne pleure pas, Ivanah ! image mystique de l'enfant qui danse avec les hommes : Jeanne va rencontrer ce soir le propriétaire de ce champ. Il voudra bientôt faire couper mon chêne. Jeanne sera près de lui et me sauvera. Sois heureuse, Ivanah, ma colombe, Jeanne croit préférer son amusement à nos œuvres ; en vérité elle perd la joie d'un bal des fées en travaillant pour nous...

Ivanah interroge :

— Pourquoi la lune est-elle un symbole de chasteté ?

— Parce qu'elle se lève presque toujours quand son mari se couche.

— Mais, regarde, ma sœur, c'est ce soir l'Assemblée de la Société des Nations, et j'aperçois un agneau divin qui les a toutes conviées. Hélas ! que deviendra-t-il ? Voici le léopard et la louve romaine qui s'approchent de lui. Les prophètes n'ont-ils pas dit : Le loup et l'agneau fraternise-

ront. La louve a offert à l'agneau d'habiter dans sa maison.

— Elle est douce lorsqu'elle est bien nourrie, mais la faim et la maternité lui donnent une humeur de chien — même de louve. Quand elle fut prise d'une tendresse nourricière pour Romulus, elle s'est plu à combattre le monde entier afin que son fils adoptif soit empereur.

— Voici le coq, qui n'est pas en colère. Les aigles noirs planent : c'est une assemblée fabuleuse d'animaux savants. Ils méditent d'aller retirer l'ours bien ou mal léché de sa sauvagerie traditionnelle. Quand un ours monte en grade, il s'incarne dans un moujik... L'agneau a une patience plus grande que celle des anges. Le lion, roi des animaux, lui a prêté serment de fidélité. On distingue mal dans le lointain les emblèmes sacrés des peuples de l'Orient, qui revendiquent leur ancienne grandeur. Un bœuf allait foncer sur l'agneau. Le lion les a séparés. Si les nations n'ont pas un respect religieux de la douceur, comment les pacifiques triompheront-ils ?

J'ai vu ! C'est par l'alliance du plus doux et du plus fort ! Les nations se quittent sans haine.

— Après quelques nuits comme celle-ci, on se battra moins sur la terre.

— Ivanah, fée de Jeanne, tu es loin de la jeune fille pour plusieurs mois.

Quand tu la retrouveras, ma sœur, elle sera la femme du châtelain, qui a de grandes raisons pour se marier en province...



Le jeune fiancé de Jeanne ne se doutait pas qu'il serait bientôt propriétaire de douze fées et que sa femme complèterait ses domaines, partagés secrètement avec d'invisibles habitantes. Jeanne avait presque oublié ce qu'elle avait cru être toute sa joie : les promenades au clair de lune. Le juge et les siens gardaient le souci constant de ne pas les évoquer, afin que Jeanne soit guérie de ce caprice avant son mariage et que le jeune homme ne s'en doute même pas. Aussi le cercle de famille, attendri autour des fiancés, pa-

rut-il tremblant lorsqu'elle jeta dans la conversation, un soir après dîner :

— Vous avez, Paul, derrière votre parc, un grand herbage que traverse un cours d'eau.

J'ai toujours aimé ce paysage. Nous pourrions donner là, en mai, notre soirée de fiançailles.

Le silence pâlit. Elle ajouta : — La pleine lune serait la plus belle des parures...

— Je n'admettrai pas que ma fille ait pour ses fiançailles un bal champêtre ! murmura le juge de paix.

Jeanne avait imaginé avec des élans joyeux cette nuit où les jeunes gens de la ville feraient danser les fées, ses meilleures amies.

Elle n'avait pas pensé que celles-ci fuiraient peut-être pour toujours un lieu où les hommes seraient venus danser le soir même de leur bal.

Comme elle accompagnait son fiancé à la porte du jardin, il lui dit, les lèvres vers les siennes :

— Pourquoi attendre jusqu'en mai

pour fêter notre avenir, quand j'ai tant de peine, Jeanne, à passer seul cette porte ?

C'était la première fois qu'il ne cherchait pas auprès d'une femme une volupté de la terre. Tout son plaisir était de penser la joie. Il avait devant Jeanne un respect qu'il ne connaissait pas. Il faut la garder pure : c'est pour lui-même.



Deux mois après son mariage, Jeanne découvrait à Paul des banalités innombrables. Il réunissait presque chaque soir d'anciens amis, et elle méprisait ces visages qui souriaient en parlant politique et devenaient soucieux devant les cartes. Elle avait épuisé la nouveauté de ses jouets : la vitesse de ses autos, le parfum de ses cigarettes, la promenade dans le parc. Paul lui promettait de lui faire parcourir à l'automne les mille et une nuits parisiennes. Il semblait heureux de vaincre son beau-père au jeu de dames, en constatant : — Pour gagner, il ne faut pas laisser de trous ; il faut serrer les

rangs... » Et Jeanne pensait : « C'est toute une règle de destinée... Mais comment combler les vides du sentiment ? » Il lui manquait ce qui ferait des joies avec les gaietés des autres ; il lui manquait peut-être la baguette des fées ! Sa tante n'osait plus répondre à ses pleurs : — Jeanne, tu attends l'amour !

Elle reçoit au château les invités de son mari et accomplit avec grâce ses œuvres de maîtresse de maison. Elle cherche à toucher les cœurs en allant au-devant des plus menus désirs de chacun. Son dévouement ne semble pas contenir d'amertume.

Parmi ceux qui passent quelques jours au château, elle a parlé longuement avec un cousin de son mari, Georges de Fêve, qui vient de publier une étude sur « La Vie des grands visionnaires et les Miracles des saints. » Jeanne aime apprendre. Georges de Fêve paraît savoir. Un soir, après le jeu, Jeanne propose une promenade au clair de lune : les hommes ont posé des capes sur les épaules des

jeunes femmes et les groupes se dispersent dans les allées argentées.

Jeanne glisse à l'oreille de Georges de Fêve :

— Venez avec moi dans le parc, j'ai tant à vous dire !

Il a pris rêveusement le bras de Jeanne qui l'entraîne vers la rivière.

— Vos hôtes sont sous votre charme comme sous un voile coloré, Madame. Cependant n'y a-t-il pas ici un trop grand calme dans tous les yeux ? Les romans qui nous entourent finissent. M. de B... est depuis des années, l'amant de Mme de R... C'est pourquoi Paul a invité les de R... en même temps que lui...

— Je ne crois pas que mon mari le sache, murmura Jeanne, qui apercevait l'exemple des autres comme un précipice devant elle.

Mais ne me parlez plus de nos amis ; rien ne m'étonne de leur part !

— Tous ces romans finissent, Madame, et votre vie d'héroïne commence...

Ils étaient au pied du grand chêne.

— Regardez cet arbre, dit Jeanne, puisque vous aimez les contes de fées.....

— Il est superbe, il doit avoir deux cents ans.

— Vous allez vous asseoir sagement ici : vous vivrez une heure étrange et vous m'aidez à la comprendre.

Le dernier coup de minuit appela Jeanne, qui courut danser parmi ses sœurs.

Le vent venait de la mer et portait des fraîcheurs de coquillages.

— Nous ne formerons pas une ronde, dit la fée de la rivière ; cela, c'est la danse des enfants. Nous prendrons chacune notre rythme dans notre musique intérieure.

Jeanne s'élança au milieu des fées. Georges de Fêve, appuyé contre le chêne, se croyait empereur et jetait vers la jeune sauvage des regards de triomphe. Il pesait sur la terre de tout son être pour ne pas se laisser emporter vers elle. Enfin, Jeanne s'approcha de son nouvel ami : — Etes-vous heureux de ce que vous avez vu ? »

Georges ne savait s'il devait l'enlacer

ou lui répondre. La placidité de sa voix l'inquiétait. Il dit pourtant :

— Qu'une artiste sur les planches danse pour un homme perdu dans la foule et lui compose une fête visuelle, j'ai connu cela ! Mais elle veut l'applaudissement populaire et peut-être la pensée de celui qu'elle aime, n'est-elle qu'un accessoire pour paraître plus belle ? Qu'une châtelaine sur les pelouses de son parc, ose avouer les ferveurs de son corps à un penseur, c'est ressusciter Sémiramis ou Salambo...

— Mais, qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu tes sensations tomber sur tes larges épaules gracieuses, comme une chevelure dénouée. Ma mémoire inspirée me rappelle des songes ! Ah ! si vous saviez à quoi rêvent les jeunes gens, vous auriez peur ! Quel Musset pourra le dire ?

— Taisez-vous ! Vous êtes indigne de cette soirée. Vous n'avez regardé que moi, et les fées étaient plus jolies...

— Des fées ! Chacun de vos gestes en évoquait. Je vous suis plus reconnaissant

de cette séduction que si vous vous étiez donnée à moi comme les autres...

— Vous faites bien ! Il n'y aurait pour cela aucune chance !

Ces quelques mots, qui sont tombés comme de la grêle sur un verger en fleurs, ont affolé Georges.

— Alors, pourquoi ce rêve cruel ?

— Je voulais vous faire connaître mes sœurs, les fées.

— Sainte Jeanne, s'écria-t-il avec mépris, tous vos actes seraient-ils purs ? je ne le croirai jamais !

Jeanne cherchait gravement ce qui effacerait enfin ses convictions. Ils approchaient du château. Il n'y avait plus de lumière que dans la chambre de son mari. Cette lumière-là l'attendait impatientement. La fantaisie de Jeanne surprenait continuellement les siens, comme surprend le visage d'un enfant dont on a connu les parents. Paul avait prévu cette heure douloureuse, mais, même annoncé par l'éclair, le tonnerre étonne toujours.

— Jeanne, dit-il, vous ne vous conten-

tez pas de me ridiculiser à mes yeux. Vous choisissez l'instant où tous mes amis vous voient partir... Georges vous a parlé d'amour ?

— Et je l'en ai réprimandé.

— Alors, pourquoi auriez-vous accepté cette promenade ?

Celle qui rougit met les mains sur ses yeux. Jeanne laissa tomber son front jusqu'à ses mains pour pleurer.

— Comment faire croire aux hommes la réalité lorsqu'elle est irréaliste pour eux et faite de songes ? Comment parler de fées puisque ceux qui en écrivent ne les voient pas ?... Ma famille a eu le tort de vous cacher que j'ai l'habitude d'aller au pied du grand chêne à la pleine lune, depuis mon enfance : c'est peut-être parce qu'il vous appartient... Demain, vous demanderez à ma mère de vous raconter ce que vous ne savez pas de moi.

Votre cousin Georges ? Il est plus stupide encore qu'il ne le paraît !

Paul donna un baiser à la nuque de cette tête basse qui se releva.

Jeanne courut devant son miroir effa-

cer le souvenir même de ses pleurs. La beauté d'Ivanah doublait la sienne : les paroles ardentes de Georges résonnaient en elle. Elle tournait vers son mari tous les sourires qu'elles éveillaient. Un autre lui avait fait la cour : Paul la trouvait déjà conquise et soumise à l'amour.

Le lendemain chaque convive fixa son assiette pour ne pas recevoir le rire qu'exportaient les visages, lorsque Georges de Fêve dit lentement :

— Une dépêche me rappelle malencontreusement à Paris, chère Madame. Je devrai quitter le château à cinq heures en vous remerciant encore de votre accueil.

Le mot « accueil » fut très commenté.



En septembre, Jeanne et son mari se retrouvèrent en face l'un de l'autre autour de la table trop grande pour eux seuls. Jeanne avait rêvé de cette intimité, et maintenant elle regrettait les départs qui laissaient son foyer sans flamme.

Un soir, Paul, lui prenant la main, murmura comme un enfant qui veut un jouet :

— Il faut que je sois après-demain à Paris pour la liquidation d'une mauvaise affaire. Vous pourriez peut-être m'attendre ici, chérie. Ce voyage de deux jours serait bien fatigant.

Jeanne le vit s'éloigner froidement. Elle dit, par politesse féminine : — Je vais m'ennuyer. » Elle pensait : — Je pourrai me comprendre dans le repos. (Jeanne aime beaucoup la psychologie, et surtout celle de son âme.) Mais une comparaison la troublait : Il part comme Georges de Fêve. Il a peut-être perdu à la bourse ?

Elle reçut sans enthousiasme la visite de sa tante :

— Paul est seul à Paris avec ta permission ? tu n'as rien fait pour le retenir ?

— En vérité, non. J'étais trop contente d'avoir des vacances...

— Alors, mon enfant, il faut que je te sauve d'une ignorance dangereuse. Pensez-vous aller à Paris cet hiver ?

— Certainement.

— C'est terrible ! Paul avait une liaison célèbre, avant son mariage, avec une femme beaucoup plus âgée que lui. On comptait sur toi pour le libérer, et tu l'as laissé partir !

— Paul ne me ment jamais ! J'ai très confiance en lui ! Il m'a dit qu'il avait une mauvaise affaire à liquider : il voit donc cette dame pour la dernière fois.

— Jeanne, tu es folle !

— Peux-tu m'affirmer que Paul me trompe ? Ce serait une délivrance ! J'aurais le cœur en paix. De quoi se plaint-il donc quand je ne lui suis pas fidèle ?

— Tu l'as trompé, toi ?

— Oui, ma tante.

L'indignation et la surprise se partagèrent le visage de la vieille dame.

Jeanne se sentait soudain heureuse. Elle avait avoué plus de péchés qu'elle n'en avait sur la conscience. Son avenir était prématurément absout et son orgueil apaisé.

Elle respirait l'air du large et se pensait plus libre que lui.



Paul revint de Paris avec trois jeunes gens sur qui il avait, maintenant, la supériorité évidente du mariage. Jeanne s'amusait à donner des rendez-vous, tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le moins aimé était sans doute celui que l'on appelait en souriant : « Le Poète ». Il comprenait les différents visages du château pour y avoir vécu autrefois une saison.

Jeanne lui avait promis de lui faire revoir les jolis coins du parc ; il avait passé sa matinée dans les vanités de l'attente : elle avait oublié. Il avait tenté de travailler ; mais son esprit écrivait comme un crayon mal taillé. Jeanne improvisa une excuse : — Je lisais votre livre et je n'ai pas su le quitter !

— Vous êtes trop aimable pour lui, répondit le poète déçu, qui avait la folie de se préférer à ses œuvres.

Jeanne ne regardait plus la nature. Un

calendrier posé sur sa table lui rappela le commencement de la pleine lune.

— J'irai au bal des fées, pensa-t-elle, mais je n'y conduirai personne ; les hommes ne sont pas assez féeriques....

Jeanne sortit par un clair de lune d'une grandeur plus éblouissante que tous ceux de sa jeunesse. Minuit sonnait gravement comme si des rois-mages devaient passer là.

La fée du chêne vint au-devant de la jeune femme :

— Regarde, Ivanah, regarde le visible, avec tes yeux mystiques :

Jeanne aperçut celui qu'elle appelait : « Le Poète ». Il était au pied de l'arbre centenaire. La rivière qui coulait sur les cailloux, le vent dans les branches et la voix de l'homme accompagnaient comme un orgue religieux le bal des fées.

Il murmurait : « Fées du paysage ! Je sais qu'autrefois des fées habitaient l'âme des femmes ! Où sont ces fées ? Où sont ces femmes ? »

Jeanne était devant lui : elle posa ses mains sur le front brûlant du poète :

— Vous aussi ? Vous connaissez ce paysage ? le bal de la pleine lune...

— Lorsqu'il y a dix ans, j'ai vécu au château du printemps à l'automne, je n'ai pas manqué une pleine lune près de ce chêne !

Jeanne répond : — Le soir de mes dix-huit ans je me suis trouvée seule ici, et depuis j'y reviens souvent.

Ils gardèrent le silence pour écouter les fées dont les mots frémissaient autour d'eux :

— Lorsqu'il y a dix ans, il a vécu au château, du printemps à l'automne, il a tant aimé ce chêne que ses rêves y sont demeurés... Il a tant frissonné devant la source tremblante que son émotion l'habite... Nous sommes les pensées du poète...

— Avez-vous entendu les paroles des fées ? murmure Jeanne. « Nous sommes les pensées du poète ! » C'est donc vos pensées qui sont mes sœurs ?

Et les fées répètent encore, en s'éloignant comme avec respect :

— Tu es plus haute que nous, Ivanah, tu vas monter sur la terrasse promise !

— Moi-même, s'écrie Jeanne, en regardant au-dessus d'elle son image mystique : ne suis-je pas une pensée de la jeunesse du poète ?

Elle s'est assise près de lui : une heure sonne et ils sont seuls. Le poète parle à voix basse :

— Paul est le propriétaire de ce paysage, mais il ne connaît pas ses trésors.

Puis il ajoute doucement : « La beauté de Jeanne est à lui ».

— Mais les fées sont vôtres, et Ivanah, ma fée, vous appartient.

Les rayons de lune les baignent d'une bénédiction passive.

— Hélas, vous allez partir ! s'écrie Jeanne.

— Vous viendrez à Paris, cet hiver...

— Comment quitter si longtemps le bal des fées ?

— Avec vous, Ivanah, les paysages qui ont un passé retrouvent leurs âmes. Tous les arbres des quais de la Seine auront des fées pour nous...

Ils reviennent lentement vers le château.

Aucune lumière ne les attend.

— Comment expliquer cela, personne ne s'est aperçu de notre absence ?

— C'est que vous commencez à vous servir de vos pouvoirs de fée.

La première Prostituée

à André Delpeuch,
qui aime les livres, et le prouve. Avec la
reconnaissance de cette ingrate Myrra, et ma
gratitude plus réelle.

Les voyageurs qui excursionnent sur les montagnes les plus élégantes de l'Europe ont parfois, au sommet, l'étonnement d'être reçus dans une auberge dont les hôtes n'ont, en cuisine et en confortable, que des notions assez primitives... Ils diffèrent à peine des villageois, mais la civilisation est bien étrangère à leur pensée de pâtres.

Les peuplades asiatiques qui vivent sur les hauts plateaux entre les monts et les déserts semblent plus mystérieuses encore à l'Oriental qui les approche.

Un marchand de pierreries, en revenant des Indes, avant de regagner Téhéran, sa ville natale, avait fait des achats dans les Etats du Nord. Obligé de s'éloigner des voies habituelles de son com-

merce, il eut la surprise d'apercevoir les tentes d'une tribu nomade.

La crainte que les principes de fraternité n'aient pas devancé sa petite escorte le fit hésiter quelque temps : s'il évitait cette rencontre, il risquait de perdre plus encore son chemin ; bon commerçant, il décida de dissimuler ses trésors et d'aller trouver près de ces bergers un sujet de conversation qui deviendrait bientôt l'unique propos de son quartier. Les nomades lui firent fête et il comprit que leurs mœurs étaient aussi pures que l'air qu'ils respiraient. La joie d'éblouir ceux qui l'entouraient déjà avec admiration, incita le marchand à exposer devant eux ses étoffes anciennes et ses innombrables pierreries. Les vieillards se souvenaient d'en avoir vues naguère, mais les jeunes furent à la limite de l'émerveillement...

— Un voyageur comme toi, nous avait laissé autrefois des parfums : de la myrrhe et de l'encens ; c'était si beau que notre fille en a reçu son nom ! — Un nom qui réussit aux enfants : elle est presque aussi

belle que ces parfums-là. Approche donc, Myrra.

La jeune Myrra s'avança, suivie par un berger à qui elle était promise depuis quelques semaines. Elle ne voyait dans cet ordre paternel que la permission de regarder de plus près les gemmes :

— Est-ce qu'elles perdraient leurs couleurs si je les prenais dans mes mains ? dit-elle.

Le marchand répondit avec un grand sourire :

— Elles ne pourraient apprendre de toi qu'à briller davantage, Myrra.

Ce compliment, d'une voix légère et pourtant grave qui, pour ceux qui l'entendaient, n'était qu'une expression de sincérité indifférente, éveilla en Myrra un profond trouble passionnel.

Elle se sentait soudain la pareille de ces pierres éclatantes, quelque chose de beau et de commercial. Elle crut que le vent du soir qui avait passé sur tant de villes en savait plus long que l'air des plateaux. L'instinct de sa valeur charnelle lui donnait des chances de réussir ! « Si ce mar-

chand me désirait autant que je désire ce rubis... » pensa-t-elle. Autour de cet orage silencieux, chacun cherchait des occasions d'être serviable envers un homme qui pouvait si généreusement récompenser. Le marchand retrouvait dans ces familles calmes et leurs coutumes simples, l'idéal le plus doux des civilisés : il était de ceux qui regrettent l'âge d'or sans pour cela le confondre avec l'âge de la richesse. C'était un sensible, et les nomades, par leurs bontés et leurs puretés modèles, attendrissaient sa raison... Il fixa au lendemain son départ et accepta l'hospitalité d'une nuit accordée à sa petite caravane.

Après le coucher du soleil, Myrra, dont toute l'âme était descendue dans les yeux, rôda autour des tentes sans regarder les étoiles. Ses désirs habitaient encore près d'elle, elle n'avait plus qu'une nuit pour les retenir. Comme elle l'espérait, le marchand sortit de la tente qu'on lui avait offerte.

— Est-ce toi, murmura brutalement la

voix féminine. Tu as compris que je t'attendais et que ma volonté t'appelait ?

Myrra passa son bras nu autour du cou du marchand. Elle tendit ses lèvres. Les lèvres de cette enfant des montagnes sentaient la mer.

— On dit que tu portes un rubis dont tu ne te sépares pas même en dormant ? Montre-le moi ! Je préfère les bijoux de la terre aux astres inaccessibles !

Toute son âme était dans ses yeux.

Elle inventait la poésie primitive :

— Ces rubis ne sont-ils pas tombés de mes lèvres ou de mes seins ? Ces saphirs sont-ils plus beaux que mes yeux ?

— Tais-toi, jeune fille, j'aime une femme loin d'ici, ma fiancée m'attend.

— Je ne te demande pas de retarder son bonheur ; tu n'es pas infidèle à ta ville natale parce que tu dors sous nos tentes... Dors avec moi, marchand. Tu vas traverser le désert, et tu refuses de boire à la dernière source ! Tu oses croire que ton être assoiffé sera fidèle ? C'est mon absence que tu pleureras. L'image de mes cheveux dénoués te voilera le visage que

tu aimes. Un regret est plus fort qu'un souvenir vécu.

— Tais-toi, ma fiancée est ma terre promise.

— Si tu me prends, tu m'oublieras... Je te donne ma ceinture contre une ceinture de perles. Moi aussi je suis fiancée, et je n'y pense déjà plus... Pourtant, mon fiancé est tout près...

— Et quand il apprendra ta faute ?

— Nos hommes ne sont pas jaloux ; leurs femmes ne les trompent jamais.

— Que diront-ils de toi ?

— On ne saura pas quoi dire ! c'est l'habitude qui fait les pensées. J'ai en moi des sentiments neufs, et ils n'ont rien à leur répondre dans leur mémoire : c'est moi la plus savante, parce que je t'aime et que ton regard m'a donné la civilisation. Les rêves de ta fiancée m'attirent vers toi... Je veux rejoindre cette douceur passive qui t'entoure, comme l'eau va à la rivière... Mais que crains-tu ? Nous ne nous reverrons plus ! Ne suis-je pas la moins grave de tes conquêtes ? Tu me laisseras seule à me défendre demain,

avec quelques pierres précieuses qui me sauveront, et j'aurai ce rubis pour me consoler de ton départ !

.....

Au matin, la première prostituée d'un peuple pur jouait avec ses trésors.

Le marchand avait oublié sa fiancée et l'eau qui inondait son âme avait éteint son feu intérieur.

— Myrra, me donnerais-tu une autre nuit contre mes saphirs ?

— Je ne retarderai pas d'un jour le bonheur de celle qui t'attend.

— Myrra, comment te quitter ? La famille de ma fiancée m'empêche de la voir ; tu serais là chaque nuit, Myrra ! Je t'ai laissé le rubis que je devais offrir à sa mère et les perles qui faisaient ma fortune égale à la sienne. Prends donc la bague que je lui destinais. J'ai perdu près de toi l'effort de mon voyage. Accepte l'anneau de fiançailles.

— C'est le seul bijou que je méprise. Mon amour pour toi, marchand, est aussi inépuisable que tes richesses.

Elle regarde son rubis, toute son âme est dans ses yeux.

— Si tu veux d'autres nuits, achète-moi à mes parents... Je leur apprendrai à croire ce mensonge : que tes trésors valent plus que moi.

Myrra négocia sa propre vente. Quand elle comprit que sa famille ne la céderait pas contre les gemmes les plus rares, elle parla le langage de l'amour :

— Je ne savais pas que je pourrais aimer ainsi. Vous qui mettez l'amour si haut, je vous comprends pour la première fois. Ne me retenez pas... Je ne serais plus parmi vous qu'une hypocrisie.

Sa mère pleurait. Myrra voulait partir !

— Il ne fallait pas lui donner ce nom qui n'était point d'ici. La myrrhe est trop luxueuse, tous les parfums vont vers les villes, répétait le père, effrayé.

Ils savaient qu'elle partait avec un inconnu, ignorant les risques du voyage et les mœurs des pays lointains.

Le fiancé de la veille accourut avec ses reproches. Myrra, devant lui, fut plus

âprement volontaire. Sûre de la douceur de sa tribu, elle s'écria :

— Vous qui mettez si haut la pureté, hâtez-vous de me chasser... Je me suis vouée à ce marchand : je n'en aime aucun autre !

Les nomades renoncèrent à fléchir Myrra. Ils refusèrent, malgré son indignation, les pierreries qu'elle voulait leur remettre et, comprenant qu'aucun de leurs conseils ne comptait, ils la confièrent au jeune marchand :

— Tu seras sa raison, ne la quitte jamais. Pardonne-lui ses fautes !

Aussi ému que les nomades, il leur aurait laissé leur fille, si Myrra ne l'eût enivré de ses obéissantes tendresses.

Il dit seulement, les larmes aux yeux, à voix basse :

— J'essaierai de la suivre quand elle me fuira ! Je ne peux rien promettre.

Le marchand se croyait pourtant bon commerçant lorsque sa caravane s'éloigna des tentes avec tous ses trésors et une belle compagne à ses côtés. Il n'avait

rien perdu près de la fille des nomades, puisqu'elle lui appartenait.

Par miracle, dans le désert la première prostituée fut fidèle. Chaque soir elle demandait au marchand quelque présent nouveau. Elle voulut un chameau et deux serviteurs. Il s'amusa à lui abandonner tout ce qu'elle désirait. Elle réclama enfin les plus belles étoffes anciennes, et un matin, pendant que son amant dormait, elle se mit à les couper pour se draper dans des robes fantaisistes. Le réveil du marchand fut une longue colère : il expliqua à la jeune sauvage qu'elle était désormais sa femme, qu'elle devait se soumettre aux lois, aux mœurs de celui à qui ses parents l'avaient confiée. Il lui dit que les épouses ne posaient pas chaque nuit leurs exigences et que rien n'était à elle, puisqu'elle était à lui.

Il annonça que, dès la première ville, ils achèteraient des voiles, afin qu'aucun regard ne puisse approcher sa bouche. Déjà la longueur du voyage et l'amour du marchand se confondaient pour Myrra dans la monotonie.

— Tu me retires tes présents, s'écria-t-elle. Vos lois protègent donc les traîtres ? Je me serais donnée tant de fois en vain ?

J'ai refusé la bague de fiançailles (elle était pourtant belle !) parce que je désirais mille autres choses. Si tu n'étais pas riche, je te préférerais un de tes serviteurs, dont les cheveux sont en or...

Elle commença de calculer ses intérêts devant le marchand, consterné.

— Myrra, ne plaisantons plus ; ce que tu as gagné est à toi.

Myrra fit aussitôt transporter ses coffres sur son chameau.

Elle avait rêvé d'une ville où elle viendrait danser presque nue devant des hommes qui s'arrêteraient pour la regarder et lui offrir d'inimaginables merveilles.

Voici qu'on lui parlait de voiler son visage à l'entrée ; elle se promit donc de ne jamais aller dans ces villes ténébreuses.

La petite troupe traversa des champs bleus de lavandes en écrasant du parfum. Les chameaux, dociles aux descendants

de Cham, atteignirent un soir les portes somptueuses d'une cité... Les vieux désirs de Myrra et ses nouvelles craintes se heurtaient. Dans les pleurs même ses yeux semblaient briller de convoitise. Les portes de la ville étaient déjà fermées et une autre caravane, celle d'un Syrien, marchand d'antiquités chinoises, s'était arrêtée pour la nuit sous les murailles. Les deux trafiquants, heureux de pouvoir échanger des impressions de voyage, se firent les honneurs de leurs richesses. Myrra accompagna son amant dans la visite des objets d'art.

Lorsqu'elle eût admiré les potiches et les Bouddhas, elle commença de choisir secrètement ce qui la tentait. Puis elle entraîna le Syrien hors de la tente et lui dit avec un long regard :

— Viens dans une heure me rejoindre auprès des grands arbres, en apportant cette statue et ce vase. Tu me plais. Je voudrais te raconter mon histoire.

Le Syrien était un sensuel dénué de scrupules ; les conditions de Myrra ne l'enthousiasmaient pas, mais il avait en-

core un vase moins coûteux, qui ressemblait à l'autre, et une statue sans valeur que des connaisseurs auraient confondue avec celle que Myrra demandait.

La jeune femme s'assura que son amant ne s'inquiétait pas d'elle et fut exacte au rendez-vous.

Les présents du Syrien la réjouirent. Elle embrassait la statuette et lui témoignait tant d'amitié que l'homme ne pouvait la résoudre à tourner vers lui sa reconnaissance. L'amour de Myrra et ses jeunes voluptés de tendre sauvage lui furent une fête imprévue.

Myrra, en racontant son histoire, souligna qu'elle n'était pas l'épouse du marchand et qu'elle possédait la moitié de ses trésors.

Il aurait été plus difficile à celui dont elle faisait imprudemment son confident, de renoncer à une telle femme et à de telles richesses, que de réussir à s'en emparer. Le Syrien eut un sourire de ruse et de victoire lorsqu'elle lui jeta cet aveu, brutal comme leurs baisers : — Tu sais beaucoup mieux aimer !

Et Myrra s'éloigna, emportant la statuette et la potiche.

— Mon tendre ami, cria-t-elle du plus loin qu'elle aperçut le marchand, regarde ce que le Syrien m'a donné.

Le marchand savait trop ce qu'il en coûtait à Myrra d'acquérir un présent.

Il lui parut intolérable d'être trompé avant même d'avoir atteint la cité. Il couvrit Myrra et ses succès d'injures et de menaces :

— Tu ne me comprends pas. Le Syrien est beaucoup plus généreux que toi. Il m'a dit, sans rien demander : Tu es si belle, que voici des beautés pour tes yeux.

— Tais-toi, tu mens et tu es laide.

L'accusation de mensonge ne l'émotionnait guère, mais si de mentir enlaidissait une femme, il valait mieux dire vrai :

— Quand je rapporte des objets d'art, que peut te faire la manière dont je les ai obtenus ? Je ne me refuserai pas à toi ce soir parce que j'en ai aimé un autre aujourd'hui.

Tu serais devenu le plus riche de ton pays si tu avais accepté de partager mes chances.

Le marchand, indigné, déclara la chasser de sa tente.

Elle courut en larmes vers son nouveau compagnon.

Le Syrien la félicita de se confier à lui et décida de réclamer pour elle les biens qu'elle lui avait décrits.

Il revêtit ses plus beaux habits ; élégant et trivial, il se présenta devant le marchand de pierres. Il lui exposa que Myrra était libre, n'ayant même pas été achetée à ses parents, et que plusieurs coffrets lui appartenaient depuis quelques semaines : très désintéressé, mais respectant la bonne honnêteté, il tenait à ce que cette jeune femme retrouvât intacte sa petite fortune.

Le marchand protesta en vain qu'il ne pouvait abandonner Myrra.

— Les femmes ne possèdent rien, même pas leur liberté, ajoutait-il.

— Pour la procédure, je te conseille, jeune ami, de ne pas entrer en lutte avec

moi. Je connais les désirs et les goûts de chaque juge dans cette ville. Et j'ai de quoi faire interpréter les lois, même contre ceux qui les ont édictées...

Le marchand dût céder, et faisant taire des sentiments contradictoires, il en vint à se réjouir d'être délivré de son esclave.

Quant au Syrien, il allait à Beyrouth vendre ses antiquités chinoises. Il promit à Myrra que jamais aucun voile ne cacherait sa figure passionnée.

Dans les cités où ils passaient, il la disait sa nièce, et s'employait à lui trouver des succès.

Aussi le voyage parut-il moins long à Myrra, qui attendait pourtant avec impatience de voir la mer !

Le Syrien avait adopté les principes qu'il avait combattus et considérait les biens de Myrra comme les siens.

Mais la défense de Myrra, c'est le dernier homme qui la désire.

A Beyrouth, elle est si éblouie qu'elle ne sait plus comment admirer. Elle va et vient dans les rues avec le trafiquant, en-

tre les Européens, les soldats, les Orientaux.

Et de boutique en boutique, elle l'interroge :

— Est-ce à toi ?

Chaque fois qu'il dit non, elle se désintéresse un peu plus de lui ; enfin elle pose la question qui l'émeut profondément :

— La mer n'est donc pas à toi ? Tu m'en avais tant parlé que je croyais que tu en possédais au moins quelques vagues...

Un jour, le marchand, occupé par ses affaires, laisse Myrra seule, sur le port, où elle a promis de l'attendre.

Elle regarde un beau navire : des lumières à l'intérieur, et des marins qui montent et descendent. L'un d'eux s'approche d'elle, c'est ce qu'elle espérait ardemment.

— Que fais-tu là, petite fille, veux-tu partir avec nous sur la mer ?

— Je le veux.

Elle n'a pas répondu comme une esclave qui obéit, mais comme une princesse qui donne un ordre. Elle ajoute :

— Pourras-tu prendre avec moi tous mes trésors ? J'ai des pierreries, des coffrets, des potiches...

— Tu es donc bien riche, belle enfant ? Mais où sont tes parents ?

— Très loin, dans les montagnes. Et ils n'ont pas même un rubis. Mais moi, j'ai deux moitiés de fortune.

Le capitaine — un Européen — s'est avancé, il écoute les récits de Myrra.

— Avec qui habites-tu la ville ?

Myrra veut se rendre plus intéressante encore et calomnie :

— Avec un marchand qui me bat. J'étais fiancée. Il a voulu que je quitte mon fiancé pour lui... Mais j'ai mille trésors maintenant.

Le jeune Européen la fixe intensément :

— Ces petites Orientales sont des menteuses...

Myrra se souvient que les mensonges déparent la beauté de ses yeux.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept printemps, seize étés, seize automnes et seize hivers... Viens avec moi

réclamer mes coffrets au dur marchand.
Et je t'aimerai pour longtemps.

Myrra précisa si passionnément que l'Européen, amusé, accepta de la suivre.

Les plus timides revendications de l'officier troublèrent visiblement le Syrien.

— Ecoute, répondit-il, prends la petite; je ne te la ferai pas payer. Mais ne parlons plus des coffrets...

Je pense que tu ne me susciteras pas d'ennuis auprès des autorités... ajouta-t-il, en glissant un œil dans d'esprit de son interlocuteur.

Le capitaine, comme en écho, répéta des arguments que le Syrien savait avoir été les siens.

Myrra, en retrouvant ses richesses, hésitait à certifier comment elle les avait acquises. L'Européen les fit porter au bateau tandis que le marchand se félicitait de n'avoir personnellement offert à Myrra que des antiquités sans valeur.

L'officier n'avait jamais rencontré une occasion si charmante de faire fortune. Myrra tremblait de joie en montant sur le navire. Elle ne rêvait point des pays

lointains, mais la mer, qu'elle croyait boire en respirant, lui donnait la sensation secrète de posséder plus de trésors que toutes les femmes... Ses désirs s'éten-
daient maintenant à perte de vue...

Le capitaine, la nuit dans sa cabine, aimait la tunique orientale, les jambes et les bras nus de sa maîtresse exotique. Mais il était moins fier d'elle à midi, lorsqu'elle traînait sur le pont, misérable et somptueuse, jouant avec des saphirs de l'Inde, les cheveux en désordre.

Il crut devoir lui enseigner le français et ils décidèrent d'un accord enthousiaste de faire de Myrra une élégante occidentale. Le jeune homme était trop silencieux pour être franc, et Myrra trouva en lui le plus dangereux de ses admirateurs.

— Pour que je puisse t'acheter une robe de ville venant d'un grand couturier de Paris, il me faudra un de tes coffrets, plein de perles.

Myrra avait saisi le ton de supériorité avec lequel à bord on parlait de Paris. Elle ne doutait point que toute sa fortune

ne soit insuffisante à payer les vêtements qu'elle convoitait.

Quand le distingué capitaine lui rapportait un chapeau, des bas de soie et des souliers contre plusieurs saphirs et le plus beau rubis, elle le remerciait tendrement de sa générosité. Elle cherchait à imiter les passagères, depuis leur art de fumer jusqu'à celui de saluer avec grâce et mépris.

A l'arrivée du paquebot, Myrra n'avait plus qu'un de ses coffrets pour bagage, et portait, sur elle, les restes de son opulence insoupçonnée.

L'officier l'emmena jusqu'à Paris : elle ne vit la capitale que comme un grand bazar tentateur.

— Tu pourrais m'acheter une auto maintenant ?

— Ce serait trop coûteux, Myrra, répondit-il.

Des milliers de petites roues couraient devant elle et elle ne s'expliquait pas comment l'homme le plus respecté du navire était incapable d'en posséder !

— A quoi sert-il d'être capitaine, si on ne commande pas à toute la ville ?

— Je ne commande que sur les bateaux.

— Eh bien, alors, je ne t'aimerai que sur les bateaux. Qui donc vous dirige à Paris ?

— Un ensemble de gens qui se détestent, et qui s'unissent chez le Président de la République.

— Dans mon pays, c'est l'aïeul qui gouverne. Quelle nombreuse famille a donc ce président !

Mais Myrra ne pensait déjà plus qu'à quitter le capitaine pour un chauffeur de taxi. Elle trouva mieux. A l'hôtel un séduisant jeune homme lui fit la cour.

Elle était très belle, Myrra, en Parisienne, avec ses bagues et ses colliers de grand prix.

La civilisation occidentale est vive. C'est ce que Myrra a le plus vite compris. Les prostituées aussi sont vives dans leurs caprices. Myrra apprit que son courtisan, à elle la courtisane, conduisait lui-même son auto. Le capitaine avait dû

retrouver à Paris d'anciennes amours ; il était moins tendre et s'absentait souvent. Un soir, à cinq heures, Myrra, qui était seule dans sa chambre, entendit pour la première fois la gaieté déchirante d'un jazz. On dansait dans les salles de l'hôtel. Myrra descendit et, sans avoir le temps de comprendre, fut enlevée dans les bras du jeune inconnu.

Elle murmurait : « Je ne sais pas, veux-tu m'apprendre ? » Elle prouvait sa sympathie en tutoyant. Myrra n'avait aucune conversation, mais l'inconnu était poète, et les poètes sont des traducteurs du silence. Myrra pour lui était lyrique.

Si le marchand de Téhéran avait pu suivre son ingrate protégée, il eût vu son intelligence décroître en s'éloignant de son atmosphère habituelle.

— Myrra, tu dois venir du pays de l'encens et de la myrrhe, dit le poète. La fumée des parfums a des gestes de danseuse... Tu sembles inconsistante comme la fumée... Et, pourtant, le parfum qui brûle forme un corps aux pensées.

Myrra aurait voulu répondre. Mais elle

avait connu tant d'hommes qui ne s'intéressaient pas à ses discours qu'elle les croyait inutiles et ne parlait plus que pour se promettre.

Le poète reprit :

— Tu es maniérée comme la fumée qui distrait le regard en dessinant des cercles et des nœuds dans l'espace. Ceux qui n'aiment pas l'odeur de la myrrhe troublante devraient fuir quand tu ouvres ton cœur...

— Aimes-tu l'odeur de la myrrhe troublante, toi ?

Myrra répétait les mots avec une diction profonde, parce que le tango lui donnait une âme.

Elle espérait depuis plusieurs jours découvrir une amie : une femme lui aurait dit comment plaire à cette capitale, qui semblait ne pas s'apercevoir de son arrivée.

Or, elle ne savait pourquoi les élégantes se détournaient d'elle aussi nettement que les hommes la recherchaient.

Elle pensa que le poète avait une dou-

ceur féminine et qu'il serait sa grande amie.

Le même soir, le capitaine appuya un baiser sur la nuque de Myrra, lorsqu'ils décidèrent de se quitter. Il l'accompagna mondainement jusqu'à l'auto du poète, qui l'attendait. Les deux hommes se saluèrent à distance et Myrra, installée dans une modeste cinq-chevaux, jeta sur l'officier de marine un regard de triomphe méprisant.

Myrra apercevait tant de choses qu'elle ne distinguait plus son désir du moment.

Le poète écouta son histoire, indigné des multiples tromperies qu'elle avait subies inconsciemment. Il aurait voulu qu'elle vécût près de lui, hors des convoitises et des marchandages. Pourtant il se sentait le devoir de l'éclairer sur les prix et les valeurs.

La jeune femme, quand elle eût mesuré la fortune qu'elle avait perdue, devint plus âpre et plus calculatrice encore. Il essayait en vain de lui donner l'idéal, elle ne recevait que les conseils pratiques. Elle perdait la beauté chaleureuse de ses

désirs d'enfant et ne rêvait plus que de chiffres.

— Je veux être aimée sincèrement, disait-elle. Il faut me payer pour que j'en sois certaine : le prix que l'on attache aux choses en mesure l'attrait.

Son esprit semblait s'acharner à détruire les sentiments qu'elle suscitait.

Le poète avait cru lui plaire en faisant faire d'elle un joli portrait. Elle lui lança ce remerciement brutal :

— Je te le donne ; ainsi tu auras plus de chance que les autres, tu pourras me garder quand je te quitterai...

Un matin, exaspéré de discussions, il partit en claquant la porte de la chambre d'hôtel.

Myrra ne discernait jamais autour d'elle les tendresses vraies et les mensonges tendres.

Elle avait compris à tort qu'il ne reviendrait plus ; elle pleura quelques minutes et passa ensuite beaucoup plus longtemps à se farder. Ces deux gestes lui paraissaient la conséquence nécessaire d'une rupture amoureuse. Elle se

tourna aussitôt vers un grand homme d'affaires, célébrité de l'hôtel, qui lui manifestait une sympathie discrète. Elle accueillit superficiellement le retour du poète : elle avait obtenu de son prochain amant un crédit qui lui semblait illimité pour s'acheter des meubles. Quand son appartement fut assez luxueux, elle occupa son temps à donner des ordres de bourse.

Pourtant, Myrra s'ennuyait. Elle avait rencontré chez des amis de son protecteur un jeune intellectuel qui s'était offert à venir lui parler de ses recherches psychologiques. Elle avait accepté. Voici que, sans savoir pourquoi, elle l'attend impatiemment. Myrra regarde à la fenêtre ; elle voit dans la rue passer des prostituées. Il lui semble qu'avant elle Paris même avait la pureté de sa tribu et qu'aucune femme n'avait songé à se vendre.

Elle se croit l'exemple que d'autres ont suivi ! la première, la fautive ! Et Myrra pleure de pitié.

Peut-être pleure-t-elle plutôt en pen-

sant que lorsqu'elle sera vieille, elle ne pourra plus vivre cette faute qu'elle aime encore...

Le jeune savant est entré. Il baise sa main sans regarder ses bagues :

— Myrra, vous m'avez dit que vous avez épuisé les plaisirs et les belles découvertes. Je connais ce qui peut éveiller des désirs neufs. Vous avez en vous, sans le savoir, les frémissantes missions de la femme...

Myrra ne peut contenir ses pleurs.

— Tu viens trop tard, j'ai derrière moi un passé qui jette une clarté troublante sur l'avenir.

— Tu vis dans des feux de Bengale, mais les lueurs les plus fauves disparaissent au soleil.

— Je ne veux aucun désir neuf. Je souffre de vouloir étreindre le monde.

— Une image du monde habite chaque âme, c'est par l'amitié qu'on peut le posséder...

— L'amitié se nourrit de présents, ré-

pond Myrra, la politesse même exige l'échange. Qu'as-tu à me donner ?

— La science et l'art de vivre.

— Je ne saurais pas les recevoir.

— Je t'enseignerais la récréation qui reconstruit, afin que tu renonces aux distractions qui dispersent.

Myrra recommence à pleurer :

— Tais-toi ! Tu me rappelles mon fiancé. Je revois autour de lui mes rêves d'enfance. Lorsqu'on réfléchit tant, on ne peut que souffrir.

— Tu souffres, Myrra, car tu descends en toi-même, mais si tu veux faire l'effort de monter en toi-même, tu comprendras ce que je t'offre.

Myrra est incrédule, comme une pierre sans reflet.

Elle a été faible un instant parce qu'elle s'est jugée impure. Soudain elle a retrouvé l'opinion indulgente que l'habitude lui a donnée d'elle depuis longtemps, et elle reprend l'aspect d'une sauvage qui traite une affaire.

— L'amitié, la science, qu'est-ce que

cela rapporte ? murmure-t-elle. Je crois qu'étant enfant j'aurais mieux compris. Il est trop tard, je ne comprends plus... Le sentiment ! J'en ai vite fait le tour !

— Ainsi, tu ne l'as pas pénétré, c'est pourquoi tu l'ignores.

— Je n'aime que la nouveauté. Pour la trouver dans les choses que l'on connaît, quelle patience ! C'est moi qui veux les changements de la mode afin de n'être jamais la même.

— Tu ne resteras pas longtemps belle, Myrra, avec d'aussi laides pensées.

Le jeune homme parlait sans espoir. Mais Myrra relève aussitôt ses grands yeux :

— Comment puis-je, alors, transformer mes idées ?

— Veux-tu apprendre un art ? la musique ? le chant ?

— Je ne veux pas travailler. J'ai de l'argent pour le manger.

Il se désintéresse définitivement de

Myrra. Il lui donne le plus simple conseil :

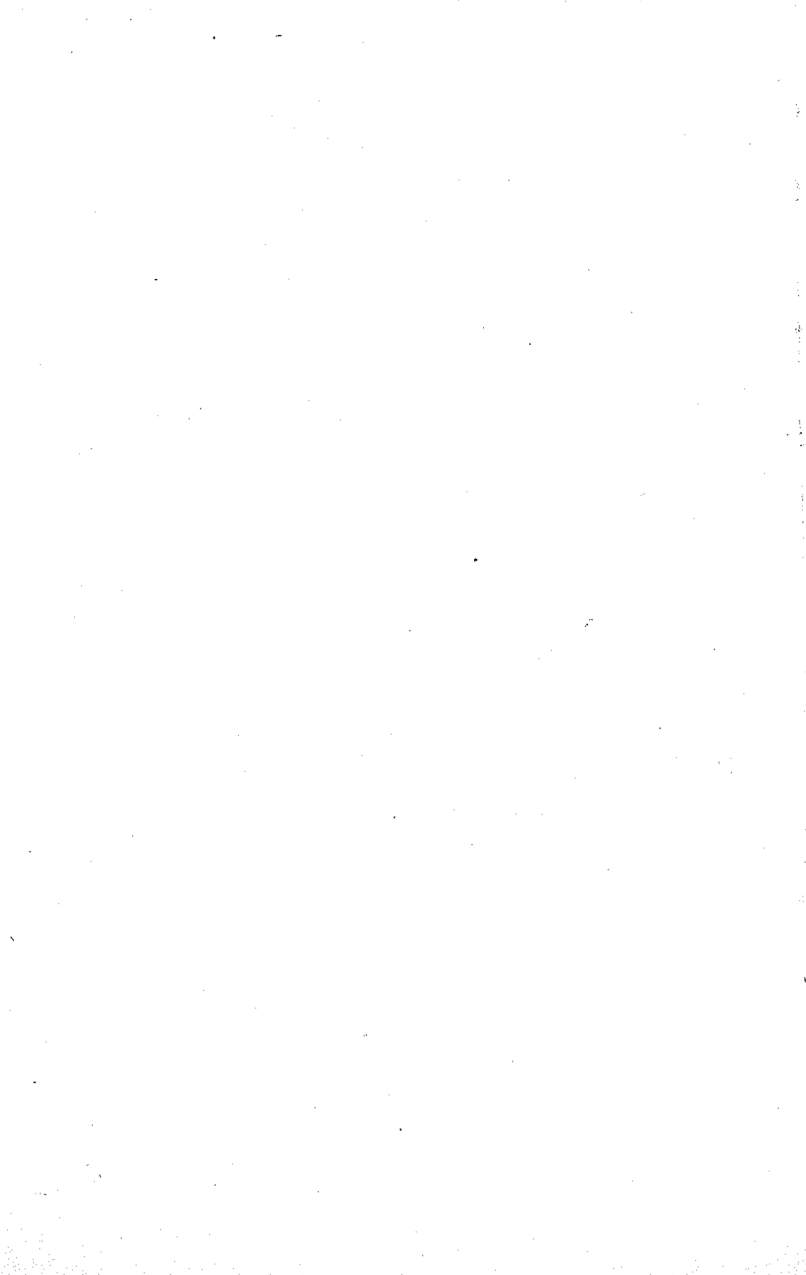
— Cherchez une bonne œuvre. Et mettez un peu de votre fortune à faire le bien. Je pourrais vous présenter des amis qui réunissent des capitaux pour des bibliothèques d'étudiants...

Myrra parut songeuse. Elle croyait deviner que le jeune homme venait d'avouer la seule raison de sa visite.



TABLE

Préface	9
La Reine aux grands travaux	17
Le même	71
La femme et la fée	105
La première Prostituée	139



IMPRIMERIES BERTA
21, RUE CLER, PARIS

ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR

51, rue de Babylone, PARIS



DERNIERES PUBLICATIONS

P.-L. Couchoud. — Théophile ou l'Étudiant des religions	12 frs
J.-F. Louis Merlet. — Au bout du monde , dramas et misères du bagne, avec quarante-trois dessins inédits de Georges Jauneau	12 frs
Louis Bertrand, de l'Académie Française, Les grands aspects du paysage français	12 frs
Jules Lévy. — Les Hydropathes	15 frs
Raymond Leénard. — Le Pont de rêve , roman	12 frs
André Dinar. — Le Héros fatigué , roman	12 frs
François Valdi. — La Femme antilope , roman	12 frs
A.-René Brouillhet. — Belzébuth crucifié , roman	12 frs
Marc Semenoff. — Ivan le Terrible	15 frs
Boghitchévitch. — Le colonel Dragoutine Dimitrievitch Apis	12 frs
Michel Corday. — Anatole France d'après ses confidences et ses souvenirs , avec quinze reproductions dans le texte et seize hors-texte	20 frs
Michel de Lézinier. — Avec Huysmans , avec seize reproductions hors-texte.	20 frs
Flory Henri-Turot. — Visites , silhouettes internationales, avec une préface de J. Paul-Boncour	12 frs

